

Université de Toulouse Jean Jaurès, UFR Lettres, Philosophie, Musique –  
Département de Philosophie.

# **AMOUR ET VIE PROPREMENT HUMAINE CHEZ ROUSSEAU**

Mémoire présenté par Mlle Gillet Emma Sandra Victoria,  
pour l'obtention du master MEEF de philosophie,  
Sous la direction de Madame Lèpan Géraldine

Toulouse, Juin, 2021

# Remerciements

Je remercie Madame Lepad pour m'avoir accompagnée tout au long de ce mémoire et pour sa bienveillance à mon égard.

Je remercie Céline Arsival, Charlotte Catherine, Irena Popovic et Hilma Salimou pour leur soutien indéfectible.

Je remercie Madame Moioli pour ses réponses à mes questions, ses conseils et sa sagesse si grande. Pour son aide immense dans ma « vie scolaire » comme dans ma vie de jeune adulte.

Enfin je remercie ma famille.

Et je remercie mon père, pour avoir été présent de la première à la dernière ligne.

Autre sorte d'amour mais tout aussi merveilleux,  
À mes neveux chéris et à leurs pères, *mes frères*.

Et à mes parents, pour m'avoir fait aimer *Julie ou La nouvelle Héloïse* avant même de l'avoir lu.

## Table des matières

<b>Introduction</b> .....	6
<b>I - L'amour, sentiment contradictoire :</b> .....	12
<b>La complexité du sentiment amoureux.</b> .....	12
A – L'amour sentiment factice mais vrai .....	14
1.1 – L'amour comme sentiment social : il n'existe pas dans l'état de nature.....	14
a – Société et amour propre : l'apparition de la préférence... ..	14
b – Et de la sexualité, à distinguer du pur instinct sexuel : naissance d'Eros, le désir amoureux .....	15
1.2 – Mais où le droit de la nature s'impose : l'amour ne se commande pas .....	16
a – L'affinité naturelle : l'amour comme choix guidé par la nature.....	16
b – La nôtre : l'amour comme sentiment social mais pas comme « ruse de la nature ».....	17
1.3 – L'amour comme sentiment raisonnable et pourtant irrationnel : genèse de l'amour.....	18
a – L'amour comme préférence donc avec raison(s).....	18
b – La cristallisation : raison contre sentiment ? .....	19
B – L'amour, un sentiment sage ? .....	21
1.1 – L'amour abaisse l'homme.....	21
a – La perte de l'innocence .....	21
b – La déraison : l'amour outrepassé les limites .....	22
1.2 – L'amour élève l'homme.....	23
a – L'amour comme dépassement de soi même.....	23
b - L'amour comme sagesse .....	24
C – L'amour entre euphorie et mélancolie .....	26
1.1 – L'amour, joie divine et peine mortelle.....	26
1.2 – Le conflit entre l'amour et la vertu : quand l'amour fait désirer et ne pas vouloir à la fois ..	27
<b>II – L'amour, poly :</b> .....	28
<b>L'amour irréductible à un unique type mais pourtant un seul « véritable »</b> .....	28
A – Les deux types d'amour définis par Rousseau dans ses <i>Confessions</i> ... ..	30
1.1 – L'amour « pur » : l'amour de Rousseau pour Madame de Warens .....	30
a – La prédilection.....	30
b – La tendresse.....	31
c – L'absence de désir sexuel.....	32
1.2 – L'amour passionnel .....	32
a – Les transports .....	33
b - La folie amoureuse.....	33
B – Complétés par deux autres types d'amour dans la philosophie de Rousseau : entre attraction et plus qu'attachement... ..	35

1.1 – La volupté sensuelle : le cas de Madame de Larnage.....	35
a - L'intimité amoureuse.....	35
b - L'union.....	36
c – L'absence de passion .....	36
1.2 – L'amitié amoureuse : la relation entre Saint-Preux et Claire .....	38
a – L'attirance .....	38
b – La trop grande force des sentiments .....	38
c – Et leur trop grande faiblesse à la fois : Claire n'est pas Julie.....	39
C – Face au véritable amour ou à l'amour absolu : l'amour de Saint-Preux pour Julie.....	41
1.1 – La fatalité .....	41
a – Les amants destinés l'un à l'autre par le Ciel.....	41
b – L'âme-sœur .....	42
1.2 – La fusion .....	42
1.3 – L'absence de condition .....	43
a – La classe sociale .....	43
b - La beauté .....	43
c – La mort.....	44
<b>III - L'amour, comme un seul :</b> .....	46
<b>L'amour unifié sous le prisme de la réalisation de la vie humaine</b> .....	46
A – L'amour comme réalisation de l'homme en tant que tel.....	48
1.1 – L'amour comme vertu éducative : nécessité de l'amour pour devenir homme.....	48
1.2 – L'amour comme découverte de sa sensibilité et ainsi de soi .....	49
1.3 – L'amour comme affirmation d'être .....	50
B – Mais encore comme le faisant vivre. . . ..	52
1.1 – L'amour comme une deuxième naissance .....	52
1.2 – L'amour comme condition d'être.....	53
C – Et être heureux.....	54
1.1 – L'amour comme lieu du bonheur .....	54
1.2 – L'amour, prix de la vie .....	54
<b>Conclusion</b> .....	56
<b>Bibliographie</b> .....	58

# Introduction

« Elle était pour moi la seule femme qui fût au monde » Rousseau, *Les Confessions*, I, III.

Si on en croit l'opinion courante, l'amour se présente comme une évidence. L'amour, en effet, serait un sentiment qui gagnerait soudainement le sujet en voyant l'être aimé, l'*âme-sœur*, le seul pour nous et nous, le seul pour lui. L'amour est ainsi une relation exclusive, fidèle, entre deux êtres qui se sont choisis et préférés à tous les autres. Par conséquent, l'amour n'aurait qu'une seule forme, qu'une seule façon de se manifester : celle d'être le seul pour l'autre, comme le remarque Rousseau dans cette citation à propos de Madame de Warens dans ses *Confessions*. Ce serait la formule type de l'amour, selon nous. Pourtant, Rousseau n'aime pas Madame de Warens du « véritable amour »<sup>1</sup>. Et cela même alors que c'est bien le sentiment qui semble les unir au regard de tout ce qui apparaît à l'opinion courante comme être témoignage de l'amour, du *vrai* – le coup de foudre, la transparence des cœurs, l'union simple et parfaite des âmes. Or, est-ce toutefois l'expérience que nous faisons de l'amour ? L'amour nous apparaît-il si évident ? Ne remettons-nous pas en question « le coup de foudre », « l'âme sœur », le fait qu'on ne pourrait n'aimer qu'une seule personne dans notre vie ? Ne parle-t-on pas, en effet, de polyamour<sup>2</sup> ? L'expérience que nous faisons de l'amour apparaît celle que l'on retrouve dans la philosophie de Rousseau : impossible à définir, à conceptualiser, à unifier. La philosophie de Rousseau questionne ainsi non seulement un aspect de notre existence humaine, mais fait encore écho à une interrogation fondamentale de notre siècle : Qu'est-ce que le véritable amour ?

Si Rousseau n'aime pas Madame Warens de cet amour-là, c'est notamment car il n'éprouve aucune attirance physique d'ordre sexuel envers elle : or, l'amour suppose justement cette attraction physique. Le désir amoureux s'inscrit en effet précisément dans le désir de l'*autre*. Le véritable amour devient ainsi chez Rousseau le sentiment qui peut légitimement être nommé comme tel, mais entre deux êtres humains – ici un homme et une femme. Le véritable amour n'est plus le pur amour Fénelonien<sup>3</sup>, amour de l'homme – du croyant – pour Dieu. Rousseau fait des *Confessions* d'homme : l'homme aime, et il désire. Et désirer l'autre, c'est vouloir lui faire l'amour, c'est vouloir faire l'amour *avec* lui : le sexe ne vise pas que la

---

<sup>1</sup> ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Les Confessions*, 1959, Gallimard, coll. Pléiade, II, livre IX.

<sup>2</sup> Le polyamour désigne le fait d'aimer plusieurs personnes en même temps.

<sup>3</sup> « La querelle sur le pur amour au XVIIe siècle entre Fénelon et Bossuet », Michel Terestchenko dans *Revue du MAUSS*, 2008/2 (n°32), pages 173 à 184.

procréation. De fait, la question de l'amour pose également la question de la sexualité : l'amour et le sexe se différencient-ils ? L'un est-il condition de l'autre ? Si l'amour sentimental présuppose le désir, l'amour sentimental ne saurait s'en suffire. Si Rousseau n'aime pas Madame de Warens du véritable amour, lorsqu'il rencontre Madame de Larnage, *qu'il désire*, il apparaît pourtant qu'il n'est l'homme que d'une seule femme, celui de « *la seule [femme] qui fût du monde* ». Est-ce à dire pour autant qu'il n'aime pas Madame de Larnage ? S'il ne l'aime pas non plus véritable amour, il semble bien y avoir de l'amour car comment justifier, sinon, que ce n'en soit pas « *précisément* » ?<sup>4</sup> S'il ne l'aime pas précisément, c'est parce qu'il n'y a pas passion ici comprise comme folie amoureuse : Rousseau désire Madame de Larnage, mais, il n'est pas, pour reprendre l'expression courante, « transi » par elle. Le sentiment qu'il ressent pour elle est sincère, mais Rousseau n'est pas transcendé par Madame de Larnage. Il n'est pas, à proprement parler, fou d'amour<sup>5</sup>. La question du véritable amour présuppose et pose ainsi celle de l'amour : qu'est-ce, en effet, qu'aimer ? Quand parle-t-on d'amour et quand peut-on parler d'amour ? Comment le reconnaître ?

Si l'amour véritable apparaît non seulement comme une entente parfaite des cœurs et des esprits<sup>6</sup> – Madame de Warens – une sensualité vive<sup>7</sup> – Madame de Larnage – il faut encore qu'il y ait passion, soit emportement et folie. Ainsi Rousseau remarquera n'avoir senti de véritable amour que pour Madame d'Houdetot<sup>8</sup>. Toutefois, comment expliquer, que ce soit, pour Madame de Warens comme pour Madame de Larnage et Madame d'Houdetot, de l'amour ou tout du moins qu'il y ait de l'amour ? Car si la question de l'amour traverse la philosophie de Rousseau, de sa naissance dans le *Second Discours* à sa multiplicité d'être dans *Les Confessions* jusqu'à son idéal dans *Julie ou La Nouvelle Eloïse* pour finalement être vertu d'homme dans *l'Emile ou De l'éducation*, il ne saurait y avoir de définition de l'amour strictement et ce justement car c'est un sentiment. En effet, le sentiment ne saurait se décrire autrement que par « *ses effets* »<sup>9</sup>. Il y a donc amour s'il y en a le sentiment. En effet, si Rousseau

<sup>4</sup> ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Les Confessions*, 1959, Gallimard, coll. Pléiade, I, VI.

<sup>5</sup> « [...] elle avait tout le charme de la passion sans en avoir le délire qui tourne la tête et fait qu'on ne sait pas jouir. » ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Les Confessions*, 1959, Gallimard, coll. Pléiade, I, livre VI.

<sup>6</sup> « Que ceux qui nient la sympathie des âmes expliquent, s'ils peuvent, comment, de la première entrevue, du premier mot, du premier regard, Mme de Warens m'inspira non seulement le plus vif attachement, mais une confiance parfaite et qui ne s'est jamais démentie. » ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Les Confessions*, 1959, Gallimard, coll. Pléiade, I, livre I.

<sup>7</sup> « [...] une sensualité si brûlante dans le plaisir » ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Les Confessions*, 1959, Gallimard, coll. Pléiade, I, livre VI.

<sup>8</sup> « Quoique je n'aime guère ces sortes de mascarades, je fus pris à l'air romanesque de celle-là et, pour cette fois, ce fut de l'amour. Comme il fut le premier et l'unique en toute ma vie [...] » ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Les Confessions*, 1959, Gallimard, coll. Pléiade, II, livre IX

<sup>9</sup> « [...] Les sentiments ne se décrivent bien que par leurs effets. » ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Les Confessions*, 1959, Gallimard, coll. Pléiade, I, livre III.

n'aime pas Madame de Warens du véritable amour, il y a sentiment<sup>10</sup> et si ce n'est pas précisément de l'amour avec Madame de Larnage, c'est également le sentiment qui fait lien<sup>11</sup>. Le lien d'abord apparent de tous ces types amours, c'est donc le sentiment. Mais qu'est-ce qu'un « sentiment » ? Un sentiment est état un affectif qui se caractérise par sa durée et sa stabilité. Or, dans ces différents types d'amours, c'est effectivement un état affectif stable et durable qui est en jeu. Mais cette stabilité et durabilité n'est pourtant pas ce qui caractérise la nature d'être du sentiment amoureux rousseauiste. Car si le sentiment éprouvé s'incarne effectivement dans le temps avec profondeur, il est toutefois tour à tour animé d'émotions contraires qui s'entrecroisent en permanence conférant ainsi à l'amour une nature dissonnée entre deux pôles, réinterrogeant par là même la valeur morale de ce sentiment. En effet, si l'amour pour Julie rend Saint-Preux meilleur dans leur félicité, n'est-ce pas ce même amour conduit à néant par le choix de la raison d'épouser Monsieur de Wolmar qui fera penser au suicide à Saint-Preux ? N'est-ce pas l'amour de Rousseau pour les femmes de sa vie qui le rend si soumis à elles, tout en ne pouvant empêcher ses transports si bien qu'il s'en fait esclave ? Ainsi l'amour conduit l'homme à deux extrêmes et témoigne par là même d'une double nature qui le dissocie, faisant de l'amour une unité désunie de la continuité même qui assure ces différents types d'amours. Le sentiment amoureux lui-même ne saurait donc s'unifier, se définir, se caractériser. En effet, l'amour est à la fois un sentiment sage et irraisonné, alors même qu'il est de la raison, tout en se faisant droit par la nature, dissonné entre facticité et véracité. Si l'amour naît de la société, ce n'est pas la société qui fait l'amour : on se choisit naturellement, par goût, et non par raison. Ainsi s'il est faux par son lieu d'apparition dans le temps, la société, il est vrai par celui de son être, le cœur. L'amour rousseauiste échappe donc à toutes nos conceptions communes, tant du point de vue de ce que serait l'amour – le type – que son sentiment – ce qu'on l'on ressentirait – : il n'y aucune unité distinctive. Ce n'est ni la préférence – type – ni le plaisir – sentiment – qui ne fait amour, ni même encore la durée, et, de fait, l'engagement. Car, sinon, Wolmar et Julie s'aimeraient, comme Rousseau et Thérèse. Ce n'est en effet pas l'amour qui semble les unir : Rousseau, à propos de Thérèse, ne fait-il pas plutôt toujours mention d'accompagnement, de support, d'aide ? Rousseau n'est pas passionné<sup>12</sup>, Thérèse n'est pas la

---

<sup>10</sup> « J'oserai le dire, qui ne sent que l'amour ne sent pas ce qu'il y a de plus doux dans la vie. Je connais un autre sentiment, moins impétueux peut-être, mais plus délicieux mille fois, qui quelquefois est joint à l'amour, et qui souvent en est séparé. » ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Les Confessions*, 1959, Gallimard, coll. Pléiade, I, livre III.

<sup>11</sup> Rousseau sent, même s'il ne sent pas précisément de l'amour.

<sup>12</sup> « [...] Je n'étais pas subjugué par une passion folle » ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Les Confessions*, 1959, Gallimard, coll. Pléiade, II, livre IX.



seule<sup>13</sup> – elle « remplace » Madame de Warens – et il ne la désire pas<sup>14</sup>. Pourtant, le mariage apparaît bien significatif de l’amour : comment expliquer, sinon, qu’Emile et Sophie se marient ? Que le mariage soit non seulement l’aboutissement de leur union, mais, plus encore, ce qui marque la fin de l’*Emile*, soit l’accomplissement d’Emile : c’est un homme ? Rousseau note à juste titre que l’amour, si prolongé dans le mariage, pourrait être le paradis sur terre<sup>15</sup> : c’est ce que devrait être le mariage. En droit, le mariage est donc signe d’amour, et même le témoignage de l’amour : on se marie parce qu’on s’aime et on scelle ainsi notre amour. Seulement, dans les faits, le mariage semble bien différer. D’une part car le mariage n’est pas forcément d’amour – Julie et Wolmar – d’autre part car le mariage ne fait, justement, pas amour – Pourquoi Julie dans sa dernière lettre écrivait-elle à Saint-Preux la chance qu’ils eurent de ne pas avoir pu être ensemble ?<sup>16</sup> – tout en portant toujours, toutefois, cette symbolique : pourquoi Rousseau annoncera-t-il sinon dès le début de leur relation à Thérèse ne jamais l’épouser ? Si le mariage est témoignage d’amour, et même *le* témoignage de l’amour, c’est donc en vertu de ce qu’il est en droit : le paradis sur terre. Autrement dit, ce qui semble faire l’unité de l’amour chez Rousseau, puisqu’il n’y ni qu’un type, ni que le sentiment amoureux ne saurait se caractériser, c’est bien, effectivement, au regard de ses effets : l’amour réalise la vie humaine. Il nous épanouit : Rousseau est heureux avec Madame de Warens, confiant avec Madame de Larnage<sup>17</sup> – d’où qu’il y ait de l’amour, même s’il ne l’aime pas –, inspiré avec Madame Houdetot – n’est-ce pas elle, le reflet de Julie ? Saint-Preux devient vertueux auprès de Julie, et Emile un homme par Sophie.

L’amour chez Rousseau, tout en semblant de prime abord peu éloigné de notre conception – Rousseau reconnaissant tout de même un idéal de l’amour en Julie qui correspond bien à notre norme – réinterroge par sa multiplicité de forme et son incapacité à conceptualiser son sentiment ce qu’est l’amour, enjeu de toujours comme moderne. Si nous continuons de

---

<sup>13</sup> « Il fallait, pour tout dire, un successeur à Maman [...] Je trouvai dans Thérèse le supplément dont j’avais besoin [...] » ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Les Confessions*, 1959, Gallimard, coll. Pléiade, II, livre IX.

<sup>14</sup> « [...] que du premier moment que je la vis jusqu’à ce jour, je n’ai jamais senti la moindre étincelle d’amour pour elle, que je n’ai pas plus désiré de la posséder que Mme de Warens [...] » ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Les Confessions*, 1959, Gallimard, coll. Pléiade, II, livre IX.

<sup>15</sup> « J’ai souvent pensé que si l’on pouvait prolonger le bonheur de l’amour dans le mariage, on aurait le paradis sur la terre. » ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Emile ou De l’Education*, 1969, Gallimard, coll. Pléiade, livre V.

<sup>16</sup> « Nous songions à nous réunir : cette réunion n’était pas bonne. C’est un bienfait du ciel de l’avoir prévenue ; sans doute il prévient des malheurs. » ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Julie ou La nouvelle Héloïse*, 1967, GF Flammarion, sixième partie, Lettre XII de Julie à Saint-Preux.

<sup>17</sup> « [...] Je prêtai le flanc de bon cœur et d’assez bonne grâce à ses épigrammes, et j’y ripostais quelquefois, même assez heureusement, tout fier de me faire honneur auprès de Mme de Larnage de l’esprit qu’elle m’avait donné. Je n’étais plus le même homme. » ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Les Confessions*, 1959, Gallimard, coll. Pléiade, I, livre VI.

penser cet idéal, les faits semblent en effet bien en contradiction : le libertinage<sup>18</sup>, le polyamour, la question du mariage à durée déterminée<sup>19</sup> et les éternels débats sur la correspondance entre la durée d'une relation et la profondeur des sentiments témoignent non seulement de la faillibilité de notre modèle, mais encore de l'actualité de ce questionnement. Car si notre société apparaît toujours tributaire de son histoire judéo-chrétienne, elle s'est toutefois émancipée de Dieu : ainsi est-il possible de questionner l'amour affranchi du joug religieux<sup>20</sup> et de la morale des contes<sup>21</sup>, comme l'avait remarqué – prédit ? – Nietzsche dans son *Gai savoir*, III. Notre véritable amour ébranlé en droit et en fait, c'est sous le prisme d'une liberté sexuelle nouvelle que se questionne le véritable amour. Si Rousseau nous invite ainsi à questionner notre conception du véritable amour en en montrant la pluralité d'être, ce questionnement se fait comme en miroir au nôtre : car c'est en effet à la lumière d'une sexualité sans fard que se font les *Confessions* de Rousseau, son projet romantique pareille à une révolution dans l'art d'aimer – et dans la sexualité<sup>22</sup>. Ainsi la philosophie de Rousseau fait elle originalité et intérêt à l'aube de notre modernité, par écho comme par révélation : car la philosophie de Rousseau ne saurait s'abstraire d'une tradition philosophique témoignant de ce que de toujours l'amour fut, sociétés et hommes différents. Penser l'amour, c'est ainsi penser à la fois la société, la morale, et l'homme soit repenser la vie humaine, qui se réaliserait proprement dans et par l'amour chez Rousseau, ultime principe d'unification du sentiment amoureux. C'est donc une nouvelle pensée sur l'amour qu'engage le problème de la conceptualisation de l'amour dans la philosophie de Rousseau. Ainsi, comment définir l'amour chez Rousseau ? Qu'est-ce qui fait l'unité de l'amour ?

Il s'agira pour répondre à cette problématique de procéder à une étude croisée des ouvrages de Rousseau traitant de l'amour. Plus particulièrement, ce travail s'appuiera sur *Les Confessions* et *Julie ou la Nouvelle Héloïse* qui, du réel à l'idéal même témoignent de la complexité du sentiment amoureux et de la pluralité d'être de l'amour.

Ainsi sera-t-il d'abord question de définir le sentiment amoureux chez Rousseau en en montrant sa contradiction intrinsèque tant du point de vue ontologique, moral, qu'émotionnel : l'amour est-il naturel, sage et joyeux, à l'instar de notre modèle ? Ne serait-il pas plutôt le fruit de la société, de la bête et malheureux ? Et quand bien même, est-il possible de le caractériser

---

<sup>18</sup> Le libertinage renvoie à un mode de vie affranchi de l'exclusivité monogame.

<sup>19</sup> « Le mariage en CDD », *Libération*, tribune, par Jean-Pascal Gayant, Professeur de sciences éco, université du Mans.

<sup>20</sup> *Bible de Jérusalem*, 1999, Desclée de Brouwer, Genève.

<sup>21</sup> « Ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants ».

<sup>22</sup> BLOOM, Allan, *L'amour et l'amitié*, Paris, 2018, Les Belles Lettres, Rousseau et le projet romantique, Rousseau.

seulement de la sorte ?

L'amour contradictoire et dès lors désunie en sein, il sera question d'établir cette discontinuité de l'amour jusque dans sa forme, car en l'occurrence plurielle. Il s'agira ainsi de procéder à la définition des différents types d'amours dans la philosophie de Rousseau existants au regard – et à côté – du « véritable amour ».

Enfin, il sera question d'établir l'unité conceptuelle de l'amour chez Rousseau comme réalisation de la vie proprement humaine, l'amour, quel que soit sa forme et la contradiction dont il fait preuve étant toujours une réalisation de l'Homme : grandeur, bonheur, sens.

# I - L'amour, *sentiment contradictoire* :

## La complexité du sentiment amoureux.

Si l'amour nous paraît évident, n'est-ce pas parce qu'il nous a toujours été présenté comme simple ? Selon notre modèle, l'amour ne connaît – et ne rencontre – aucune dissonance : comment le pourrait-il ? Adam et Eve tombèrent amoureux immédiatement, *par nature*, cet amour leur était bon, et il fit leur bonheur<sup>23</sup>. Et comme il ne fut pas bon à Adam d'être seul<sup>24</sup>, il ne le fut pas non plus à Emile<sup>25</sup>, homme véritable à être au milieu de cette société pervertie. Car c'est bien ce dont il est question dans l'*Emile* : faire d'Emile un homme. L'*Emile* nous offre en effet un modèle de construction d'un homme parfait, et donc, puisqu'il n'est pas bon à l'homme d'être seul, d'un couple parfait. Ainsi Sophie fut, telle Eve<sup>26</sup>. Et comme eux, il n'y avait alors plus qu'à « vivre d'amour et d'eau fraîche »<sup>27</sup> pour être heureux. Pourtant, Emile et Sophie se sont séparés<sup>28</sup>.

Si Emile et Sophie semblent les contemporains d'Adam et Eve, n'est-ce pas toutefois que de loin ? A priori, Emile et Sophie répondent en effet à la simplicité du modèle qui ferait l'unité du sentiment amoureux – Rousseau s'élevant toutefois contre le péché originel et écartant tous les textes sacrés<sup>29</sup> – : Emile et Sophie s'aiment parce qu'ils sont faits pour s'aimer, leur amour leur est bon car jamais Emile n'est plus homme qu'avec Sophie et Sophie plus femme qu'avec Emile, et heureux, puisqu'ensemble. Ainsi, il n'y aurait donc qu'un seul modèle. Seulement, le modèle a échoué à l'épreuve de la vie : l'amour si simple est devenu compliqué.

Emile et Sophie à présent loin l'un de l'autre, ils semblaient cependant « tout avoir pour être heureux »<sup>30</sup>, leur amour si simple – d'apparence. Car l'amour qui les unit est-il, en fin de compte, si « simple » comme une évidence : Emile ne tombe-t-il pas amoureux de Sophie en apprenant à la connaître ? Sophie n'est-elle pas tout aussi angoissée qu'enthousiaste face à

---

<sup>23</sup> *Bible de Jérusalem*, Paris, 1999, Desclée de Brouwer, La Genèse, Les origines du monde et de l'humanité, De la création au déluge, La formation de l'homme et de la femme.

<sup>24</sup> « Il n'est pas bon que l'homme soit seul » *Ibid.*

<sup>25</sup> « Il n'est pas bon que l'homme soit seul, Emile est homme [...] » ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Emile ou De l'éducation*, 1969, Gallimard, coll. Pléiade, livre V.

<sup>26</sup> « Il n'est pas bon que l'homme soit seul, Emile est homme ; nous lui avons promis une compagne, il faut la lui donner. Cette compagne est Sophie. » ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Emile ou De l'éducation*, 1969, Gallimard, coll. Pléiade, livre V.

<sup>27</sup> Adage

<sup>28</sup> ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Emile et Sophie ou Les Solitaires*, 1969, Gallimard, coll. Pléiade.

<sup>29</sup> ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Lettre à C. de Beaumont*, 1969, Gallimard, coll. Pléiade.

<sup>30</sup> Expression courante, populaire.

Emile ? Et cet amour ne les rend-il pas tout aussi heureux que malheureux, lorsqu'il est question pour Emile de partir ? Le sentiment amoureux chez Rousseau ne saurait en effet faire abstraction de contradictions, car complexe, tant du point de vue de son origine et de son fondement, que moral et émotionnel. Ainsi Emile et Sophie ne sont pas Adam et Eve : car s'il leur fut naturel de s'aimer l'un l'autre, leur amour n'apparaît pas pour autant naturel. Que dire ainsi de la vérité de leur amour – et du sentiment amoureux Rousseauiste ? Comment le définir ?

## A – L’amour sentiment factice mais vrai

Si l’amour entre Emile et Sophie fut vrai, il s’éteignit. Et pour cause : Sophie cessa de préférer Emile<sup>31</sup>. Car aimer n’est-ce pas élire ? N’est-ce pas choisir l’autre, parmi tous ? Or cette élection ne peut se faire proprement que dans le cadre d’une société, autrement dit, conformément à l’étymologie du mot, à une association de compagnons : il faut qu’il y ait vie en commun pour que l’amour puisse naître. L’amour apparaît alors un sentiment social, bien que toujours véritable : Sophie aima sincèrement Emile. Comment naît donc l’amour ?

### 1.1 – L’amour comme sentiment social : il n’existe pas dans l’état de nature

S’il s’agit de faire Emile un homme, l’urgence de l’être est au regard de ce que nous sommes devenus : nous sommes à présent telle la statue de Glaucus comme le remarque Rousseau dans son *Second Discours*, c’est-à-dire méconnaissable<sup>32</sup>. C’est donc par nécessité qu’il s’est agi pour Rousseau de revenir à l’état premier de l’homme, autrement dit à l’état de nature, état pré-sociétal fictif. Or cet état n’est justement pas celui d’Adam et d’Eve.

#### a – Société et amour propre : l’apparition de la préférence...

Contre toute une tradition et mêmes toutes les traditions<sup>33</sup>, l’amour Rousseauiste n’est pas un phénomène naturel, mais social et ne peut que l’être, puisqu’à la différence de l’état pré-sociétal biblique, l’homme Rousseauiste vit seul. En effet, contrairement à Aristote qui affirmait la sociabilité naturelle de l’homme<sup>34</sup>, l’homme à l’état de nature Rousseauiste est presque tel un animal comme il le remarque dans son *Second Discours*, I. L’homme vit en effet seul et est

---

<sup>31</sup>ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Emile et Sophie ou Les Solitaires*, 1969, Gallimard, coll. Pléiade.

<sup>32</sup>ROUSSEAU, Jean-Jacques *Discours sur l’origine et les fondements de l’inégalité parmi les hommes*, 2020, Librio

<sup>33</sup> Tradition religieuse – l’amour apparaît en effet un phénomène naturel : les hommes et les femmes sont faits pour s’aimer, en témoigne Adam et Eve – ou philosophique : l’homme comme animal social renvoie à une naturalité du sentiment amoureux. On note toutefois qu’Hobbes dans son *Léviathan*, XIII, niait déjà cette sociabilité de l’homme.

<sup>34</sup> ARISTOTE, *La politique*, I, Paris, 1874 édition électronique, troisième édition revue et corrigée, Librairie philosophique de Ladrance.

nomade. Le couple n'existe pas : les hommes et les femmes se retrouvent, au grès de leur marche, et ont des relations sans lendemain, chacun poursuivant son chemin. L'homme pour autant n'est pas dénué de sentiment envers son prochain, auquel il ne veut aucun mal et auquel il est toujours prêt à porter secours : c'est la pitié. Seulement, il n'y a pas d'amour, car il n'y a pas de préférence. Pour qu'il y ait en effet amour, il faut que l'aimé se distingue : or comment pourrait-il se distinguer, dans la mesure où l'homme vit seul à l'état de nature ? Il n'y a que la société qui puisse permettre la comparaison et ainsi l'élection. En effet, vivant ainsi en société les hommes en viennent peu à peu à se comparer. Cette comparaison, qui fait naître l'amour-propre, amour démesuré de soi visant à vouloir être le préféré, amène justement au choix : un homme, ou une femme, parmi d'autres, sera remarqué et préféré de tous par l'amant. L'amour n'existant pas dans l'état de nature, l'amour apparaît de fait un phénomène social, puisqu'il ne viendrait donc pas de notre nature, notre nature nous faisant nous soucier d'autrui – pitié – mais non pas l'aimer : la société est la condition de possibilité du sentiment amoureux. Toutefois, Rousseau distingue dans le sentiment amoureux le moral et le physique, soit respectivement la préférence et le charnel : or le physique n'existe-t-il pas en l'occurrence dès l'état de nature, puisqu'il y a bien relation charnelle, et donc, par nécessité, désir ?

## b – Et de la sexualité, à distinguer du pur instinct sexuel : naissance d'Eros, *le désir amoureux*

Si les hommes et les femmes ont des relations sexuelles dans l'état de nature, est-ce pour autant qu'ils se désirent ? En effet, si dans l'état nature existe une sexualité dans la mesure où il y a rapport sexuel, il ne s'agit toutefois pas, strictement, de désir compris en son sens érotique. Le désir est l'attrance vers un objet que nous nous représentons comme bon, et dont l'obtention nous procurerait du plaisir. Seulement, à l'état de nature, les rapports sexuels ne sont pas des rapports « d'amour » : les hommes et les femmes ne « font pas l'amour » mais s'accouplent, puisqu'il n'y a aucun attachement et qu'il ne s'agit que de « consommer » la relation. Le « désir » porte sur n'importe qui et sur tout le monde : il n'est donc pas désir, mais pur instinct sexuel. S'il y a donc sexualité considérée du point de vue le plus large, autrement dit comme l'ensemble de tous les comportements à caractère sexuel, il n'y a toutefois pas *érotisme* : ce n'est jamais l'autre, autrui particulier, qui est sexualisé. Or le sentiment amoureux est proprement érotique comme le remarque Bataille dans *L'Érotisme* : « A la base, la passion des amants

prolonge dans le domaine de la sympathie morale la fusion des corps entre eux »<sup>35</sup>. Aimer, c'est préférer l'autre, et le désirer : mais ce désir de l'autre apparaît justement parce qu'il est « l'élus », « le seul », « le bon » pour reprendre l'expression courante. L'érotisation de l'autre apparaît donc également être un phénomène social car il suppose justement la préférence. L'érotisation de l'autre appartient donc au moral dans le sentiment de l'amour et non au physique, le sentiment moral étant « ce qui détermine ce désir et le fixe sur un seul objet exclusivement »<sup>36</sup> tandis que le physique désigne ce « qui porte un sexe à s'unir l'un à l'autre », bien que l'érotisation – de l'autre – constitue toutefois la dimension physique propre au sentiment amoureux essentiel à l'amour. Car c'est bien ce que représente Eros<sup>37</sup> : dieu de l'amour, mais toujours dans sa dimension désirante. Le sentiment amoureux, dans toutes ses dimensions, apparaît donc chez Rousseau être un sentiment social.

Si l'amour est un sentiment social, facticité dû à la société, l'amour ne pourrait-il pas être ainsi réduit chez Rousseau à une construction au sens le plus strict ? L'amour, en effet, puisque social, ne serait-il pas alors à même de « finir par arriver » – pour reprendre l'expression courante – entre deux êtres qui ne se sont pas choisis ou, pire, d'être commandé ?

## 1.2 – Mais où le droit de la nature s'impose : l'amour ne se commande pas

Si l'amour est un sentiment social chez Rousseau, il ne peut pour autant pas être commandé : comment expliquer, sinon, qu'il n'y eu qu'Emile pour Sophie et qu'elle pour lui ? Pourquoi ne pas les marier à d'autres, et même à leur place, si l'amour apparaît facticité ? Justement parce que l'élection a lieu par la nature.

### a – L'affinité naturelle : l'amour comme choix guidé par la nature

Si l'amour n'est pas naturel dans la mesure où il n'existe pas dans l'état de nature,

---

<sup>35</sup> BATAILLE, Georges, *L'Erotisme*, 2011, Editions de Minuit, « Reprise », p. 23.

<sup>36</sup> ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, 1992, GF-Flammarion, première partie, p. 216- 217.

<sup>37</sup> « Primitivement et principalement désir amoureux [...] comme nom propre Eros, dieu de l'amour » LALANDE, André, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, 2018, PUF.



l'amour n'est pas pour autant faux : car l'amour ne saurait se « fabriquer », soit se provoquer entre deux êtres qui ne s'aiment pas. C'est bien, dans le livre V de *l'Emile ou De l'éducation*, ce qui justifie le discours – et le choix – du père de Sophie de la laisser choisir elle-même son mari : « C'est aux époux à s'assortir [...] aimer ou n'aimer pas ne dépend point de nous-même [...] »<sup>38</sup>. Selon quoi dépend-il donc que l'on s'aime ? Du « penchant naturel ». C'est en effet l'affinité naturelle qui est ici le guide : « leurs yeux, leurs cœurs doivent être leurs premiers guides »<sup>39</sup>. L'amour, si c'est un sentiment social, ne saurait donc s'exempter de toute naturalité : car c'est bien la nature qui nous fait nous assortir. Toutefois, si l'amour pourtant social se fait par la nature, n'est-ce pas qu'alors l'amour néanmoins vrai s'avèrerait finalement faux ? L'amour n'est-il pas ainsi un déguisement, un travestissement, une « ruse » de la nature ?

## b – La nôtre : l'amour comme sentiment social mais pas comme « ruse de la nature »

Si Sophie et Emile se choisirent, c'est parce qu'ils se convenaient l'un l'autre : si Sophie et Emile ne sont pas des prodiges<sup>40</sup>, si Sophie n'est pas la plus belle et Emile le plus fort, ils ont toutefois le naturel qu'ils leurs faut l'un à l'autre pour être heureux ensemble<sup>41</sup> : voilà quelle est la nature qui agit dans l'amour. Cette nature qui les guide n'est en effet justement pas celle de l'état de nature qui s'apparente au seul – et pur – instinct sexuel faisant que chacun convienne à tous et tous à chacun<sup>42</sup>. L'amour ne s'apparente donc pas à une ruse de la nature comme le remarquait Schopenhauer dans son *Monde comme volonté et comme représentation*<sup>43</sup>. L'amour n'est pas ici une illusion qui nous ferait nous reproduire, sous couvert d'affection et de fatalité d'âme-sœur, car la nature dont il est question chez Rousseau est précisément une nature d'esprit et de caractère<sup>44</sup> : c'est parce que Sophie fut d'une intelligence pénétrante et d'une douceur qui plût à Emile qu'il l'aima, et à elle d'être saisie par lui parce qu'il lui rappela Télémaque.

---

<sup>38</sup> ROUSSEAU, Jean-Jacques *Emile ou De l'éducation*, 1969, Gallimard, coll. Pléiade, livre V.

<sup>39</sup> *Ibid.*

<sup>40</sup> *Ibid.*

<sup>41</sup> *Ibid.*

<sup>42</sup> « Il ne faut pas confondre ce qui est naturel à l'état sauvage, et ce qui est naturel à l'état civil. Dans le premier état, toutes les femmes conviennent à tous les hommes [...] » ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Emile ou De l'éducation*, 1969, Gallimard, coll. Pléiade, livre V.

<sup>43</sup> SCHOPENHAUER, Arthur, *Le monde comme volonté et comme représentation*, 1966, PUF, « Métaphysique de l'amour », supplément livre IV, chapitre XLIV.

<sup>44</sup> « [...] dans le second, chaque caractère étant développé par les institutions sociales, et chaque esprit ayant reçu sa forme propre et déterminée [...] on ne peut plus les assortir qu'en les présentant l'un à l'autre pour voir s'ils se conviennent à tous égards, ou pour préférer au moins le choix qui donne le plus de ces convenances. » ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Emile ou De l'éducation*, 1969, Gallimard, coll. Pléiade, livre V.

Si l'amour chez Rousseau est bien un sentiment social, il apparaît toutefois faire œuvre par la nature : mais cette nature, c'est une nature d'esprit et de caractère. Si ainsi choix se fait par nature d'esprit et de caractère, c'est, par conséquence, que ce qui fait préférence, c'est ce qui est jugé comme préférable au regard d'une nature non pas instinctive, mais réfléchie : donc, raisonné – et raisonnable.

### 1.3 – L'amour comme sentiment raisonnable et pourtant irrationnel : genèse de l'amour

Si Emile avait été un beau-parleur, Sophie ne l'aurait pas préféré. Et pour cause : il aurait été « comme les autres » pour reprendre l'expression courante. Mais Emile fut différent, et ainsi choisi : c'est parce que Sophie fut d'un esprit pénétrant que le beau-parleur ne put pour elle être préféré et qu'Emile sincère fut celui qui lui fallut pour elle. Si la préférence se fait donc en effet sur une nature de caractère et d'esprit, cette préférence ne saurait se faire sans jugement. Ainsi le sentiment amoureux chez Rousseau est un sentiment rationnel – ou tout du moins de conscience : et c'est précisément car il est contemporain de la société.

#### a – L'amour comme préférence donc avec raison(s)

Si la condition de possibilité de l'amour apparaît bien être la société dans la mesure où il faut qu'il y ait vie commune pour qu'il y ait préférence, l'amour est toutefois contemporain de la société car c'est la société qui le fait être, de par le développement de la conscience qu'elle engendre comme le remarque Rousseau dans son *Second Discours*, I. En effet, à l'état de nature, l'homme, semblable à un animal, ne saurait former des notions de jugement : c'est lorsque l'homme commence à vivre avec ses semblables que sa conscience se développe, d'où facticité<sup>45</sup> du sentiment moral de l'amour chez Rousseau : il est fabriqué par la société. Cette facticité du sentiment amoureux ne doit toutefois pas s'entendre comme négativité par opposition à naturalité : il ne s'agit pas d'un jugement de valeur, mais s'entend comme résultant d'un développement de la conscience qui n'est pas à l'état de nature. En effet, d'une part la

---

<sup>45</sup> « Il est facile de voir que le moral de l'amour est un sentiment factice » ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, 1992, GF Flammarion, première partie, p.216-217.

comparaison doit être possible, d'autre part il faut que l'homme en soit capable. Par conséquence, l'amour ne peut exister qu'à l'état civil : car la préférence si elle suppose le choix, le choix lui-même suppose des critères, critères qui ne peuvent être formés que s'il y a conscience. Ces critères toutefois apparaissent établis en fonction de notre nature de caractère et d'esprit<sup>46</sup>, d'où facticité et véracité du sentiment amoureux chez Rousseau, qui se présente ainsi comme un sentiment rationnel, entendu au regard de la définition classique de la raison<sup>47</sup>, puisqu'il présuppose précisément le jugement. Pourtant, si Emile et Sophie témoignent de cette rationalité à l'œuvre dans leur choix l'un pour l'autre, ne s'idéalisent-ils pas ? Sophie ne reconnaît-elle pas des airs de Télémaque à son Emile ? Et Sophie ne semble-t-elle pas plus belle, dans ses yeux ?

## b – La cristallisation : raison contre sentiment ?

Si la raison doit faire preuve de jugement objectif, le processus de l'amour apparaît pourtant différent. Si Emile et Sophie se choisirent avec *raison(s)*, les deux amoureux ne s'idéalisent-ils pas, allant à l'encontre de la rationalité que le choix suppose ? C'est ce que Stendhal nomme la cristallisation : l'amant attribue à l'aimé toutes les perfections, le faisant merveilleux, à l'image du rameau laissé dans la mine de sel quelques mois, et qu'on retrouve recouvert de « cristallisations brillantes »<sup>48</sup>. L'aimé choisi et préféré, témoignant œuvre de raison, se fait pourtant en effet idéaliser car l'amour est justement désir de l'autre : or le désir a une visée imaginative, puisqu'il est attirance vers quelque chose que l'on se représente comme bon. L'imagination, faculté d'étendre la mesure du possible<sup>49</sup> chez Rousseau, orne donc l'aimé de toute perfection : et c'est le gage du véritable amour, car d'enthousiasme il n'y en a que pour le parfait<sup>50</sup>. Le sentiment amoureux est donc à la fois rationnel, et irrationnel.

---

<sup>46</sup> « [...] dans le second, chaque caractère étant développé par les institutions sociales, et chaque esprit ayant reçu sa forme propre et déterminée, non de l'éducation seule, mais du concours bien ou mal ordonné du naturel et de l'éducation [...] » ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Emile ou De l'éducation*, 1969, Gallimard, coll. Pléiade, livre V : dans l'état civil, la conscience de chaque individu se développe. Ainsi si l'homme est alors en capacité de juger, ce jugement se fera de certes, son éducation qui lui a permis ce développement, mais aussi de son naturel.

<sup>47</sup> Faculté de juger. Raison vient du grec *logos*, dont la première signification est rapport : la raison est la faculté d'établir des rapports, d'où faculté de juger.

<sup>48</sup> STENDHAL, *De l'amour*, 2014, GF Flammarion, chapitre II, p.64-65.

<sup>49</sup> « C'est l'imagination qui étend pour nous la mesure des possibles [...] » ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Emile ou De l'éducation*, 1969, Gallimard, coll. Pléiade, livre II.

<sup>50</sup> « Il n'y a point de véritable amour sans enthousiasme, et point d'enthousiasme sans un objet de perfection réel ou chimérique, mais toujours existant dans l'imagination. De quoi s'enflammeront des amants pour qui cette perfection n'est plus rien, et qui ne voient dans ce qu'ils aiment que l'objet du plaisir des sens ? » ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Emile ou De l'éducation*, 1969, Gallimard, coll. Pléiade, livre V.

L'amour, du point de vue de son origine et de son fondement, apparaît donc bel et bien contradictoire : à la fois factice parce qu'a-naturel puisque propre à l'état sociétal et pourtant naturel par l'œuvre du choix, il est ainsi rationnel en paradoxe avec l'idéalisation qu'il fait de l'être aimé. L'amour chez Rousseau ne saurait donc en effet s'unifier et trouver une unité dans une caractéristique intrinsèque qui permettrait de figer son être. Mais si l'amour est toujours tel que nous cristallisons l'autre, le rendant parfait et par la même nous épris, débile, et délirant, n'est-ce pas que l'unité de l'amour chez Rousseau est à trouver dans la passion, la folie et l'irraison qu'il cause en l'homme ?

## B – L’amour, un sentiment sage ?

Si Emile homme il ne soit pas bon qu’il soit seul, l’amour qu’il porte à Sophie ne le troubla-t-il pas dans sa qualité d’être pensant ? Ne fut-il pas en effet moins attentif aux leçons, moins décidé à partir quand il le fallait, moins libre alors que c’est son propre <sup>51</sup> - quoique ce ne fut-ce qu’un temps ? Car si l’amour s’inscrit dans et comme cadre d’une norme dans *Emile ou de l’Education*, l’amour comme pure inclination n’est-il pas en effet vraie source d’égarement, comme en témoigne *Julie ou la Nouvelle Héloïse* ? Car si l’amour a su rendre Emile étourdi, n’est-ce pas au maître même dans *Julie ou la Nouvelle Héloïse* à qu’il fit oublier ses leçons, lui amoureux si fort de son élève, sa Julie ? Et cet amour même ne montra-t-il pas les dangers du mariage comme pure institution, faisant penser à l’impensable aux amants qui s’aiment et dont on refuse l’histoire ? L’amour ainsi si bon pour l’homme l’est-il si bien ?

### 1.1 – L’amour abaisse l’homme

Si Emile fut par amour distrait, il ne fut le pas comme Saint-Preux dans son amour pour Julie. Car dire que Saint-Preux fut distrait est un euphémisme, tant il fut pris, dans tous les sens du terme : l’amour qu’il eut pour Julie le posséda, tant et si bien qu’il est ce qui décida de sa vie. Et que lui fit faire cet amour : voulant toujours suivre la vertu, n’est-ce pas pourtant elle qu’il profana si souvent, écoutant son corps contre sa tête, son cœur contre sa raison, sa passion contre la morale même ?<sup>52</sup>

#### a – La perte de l’innocence

Si Saint-Preux dans son amour pour Julie profana la vertu, c’est d’abord parce que son amour ne fut pas seulement intellectuel, mais aussi charnel. L’amour chez Rousseau est un amour d’homme : aimer c’est toujours désirer l’autre. Or l’amour qui unit Saint-Preux et Julie est justement ce véritable amour, qui ne peut séparer les sentiments du désir auquel il enjoint. Seulement, Julie et Saint-Preux ne sont pas mariés : avoir des relations sexuelles s’avère donc, dans ce contexte, ne pas suivre la vertu. Le contexte spatio-temporel de *Julie ou La Nouvelle Héloïse* est en effet celui du siècle de Rousseau, où la séparation entre l’Eglise et l’Etat n’existe

---

<sup>51</sup> ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Emile ou De l’éducation*, 1969, Gallimard, coll. Pléiade, livre V.

<sup>52</sup> ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Julie ou La nouvelle Héloïse*, 1967, GF Flammarion.

pas : faire l'amour en dehors du mariage, c'est ainsi être femme de petite vertu c'est-à-dire avec peu de moralité, puisqu'agissant à l'encontre du commandement de Dieu à l'image d'Eve et de sa pomme. Ainsi, ce que l'amour même présuppose abaisse l'homme, l'amour faisant s'aimer les hommes et les femmes avant le mariage, et s'aimer pour s'aimer et non procréer – mais ce toutefois qu'à l'égard de la religion et de la bienséance dont elle se fait l'ordre. Car, au regard de la nature de l'homme, ce n'est en effet que suivre la nature<sup>53</sup> comme le fera remarquer Saint-Preux à Julie, dont l'amour si grand pour elle lui fit perdre la raison, esclave de son propre sentiment et dépassant toutes les limites : or le réel abaissement n'est-il pas là ?

## b – La déraison : l'amour outrepassé les limites

Si la vertu fut d'abord profanée par le charnel, ne le fut-elle pas réellement lorsque c'est à l'encontre de la morale même que l'amour se fit ? Car si le sens originel de la vertu renvoyait à la notion d'une force pleinement déployée à son excellence – et ainsi à l'effort pour – elle désigne, à l'aube du christianisme, l'effort continu et soutenu à bien agir. Or l'amour de Saint-Preux pour Julie ne le détournera-t-il pas du bien ? Ne le rendit-il pas irrationnel, fou d'amour et délirant, et déraisonnable, agissant à l'encontre même parfois presque de la morale ? Ne fit-il pas en effet preuve d'égoïsme, soumettant à Julie à l'idée de fuir ensemble et ce en dépit de leurs proches, le souci de l'autre pourtant au cœur du bien agir ?<sup>54</sup> N'ira-t-il pas presque jusqu'à se battre en duel avec Milord Edouard Boston, par jalousie, alors même que la morale proscribit la violence ?<sup>55</sup> Et ne fut-il pas prêt à trahir, proposant à Julie, à l'aube de son mariage avec Monsieur de Wolmar, de maintenir leur liaison là où la morale récuse l'adultère ?<sup>56</sup> L'amour chez Rousseau apparaît donc bien abaisser l'homme, puisque le rendant à même capable de ne plus suivre le bien, Saint-Preux pourtant, justement, homme de bien. Mais si Saint-Preux est un homme de bien, c'est toutefois par amour – *et par l'amour* – de Julie.

---

<sup>53</sup> « Je le sens chaque jour davantage, le plus grand des biens est d'être aimé de vous ; il n'y en a point, il n'y en peut avoir qui l'égalé, et s'il fallait choisir entre votre cœur et votre possession même, non, charmante Julie, je ne balancerai pas un instant. Mais d'où viendrait cette amère alternative, et pourquoi rendre incompatible ce que la nature a voulu réunir ? » ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Julie ou la Nouvelle Héloïse*, 1967, GF Flammarion, première partie, Lettre X à Julie.

<sup>54</sup> ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Julie ou la Nouvelle Héloïse*, 1967, GF Flammarion, première partie, Lettre XXVI à Julie.

<sup>55</sup> ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Julie ou la Nouvelle Héloïse*, 1967, GF Flammarion, première partie, Lettre LVI de Claire à Julie.

<sup>56</sup> ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Julie ou la Nouvelle Héloïse*, 1967, GF Flammarion, troisième partie, Lettre XVI réponse.

## 1.2 – L’amour élève l’homme

Si la vertu fut parfois profanée, Saint-Preux ne lui rendit-il pas toutefois hommage, dans son amour pour Julie ? Car si l’amour lui fit souvent perdre la raison, ce même amour ne lui donna-t-il pas pourtant la force de faire le bien, là même où il l’avait tenté ? Ne le fit-il pas vaillant, alors que misérable ? Tempérant, lui exalté ? Et finalement, sage ?

### a – L’amour comme dépassement de soi même

Si Saint-Preux fut fou d’amour et délirant, il fut toutefois homme de bien. Mais cet homme de bien qu’il fût, ne le fut justement pas parce qu’il aima Julie ? N’est-ce pas précisément auprès d’elle qu’il devint vertueux ? Car si les sentiments de Saint-Preux pour Julie l’élevèrent dans la mesure où ils firent de lui un homme du « vrai bonheur »<sup>57</sup>, cette élévation ne fut-elle pas également – et de surcroît – d’âme ?<sup>58</sup> Le véritable amour n’apparaît pas en effet seulement gage de bonheur mais encore et surtout gage de puissance morale, prodiguant aux amants une force nouvelle à l’image – et de par – l’intensité de leurs sentiments<sup>59</sup>. L’amour de Saint-Preux pour Julie est proprement ce qui lui permet de résister à la tentation à maintes reprises : non seulement parce qu’elle le lui ordonne mais également parce qu’il veut – et doit – être digne d’elle<sup>60</sup>. Saint-Preux ainsi exalté par l’amour et rendu misérable par l’impossibilité d’être ensemble, devient vaillant et tempérant, faisant face à la réalité et apprenant à maîtriser ses transports, lui si emporté. Saint-Preux en deviendra même un héros tragique, laissant Julie épouser Monsieur de Wolmar et renonçant à leur liaison pour elle<sup>61</sup> – car c’est bien en effet héroïque, que l’amour rend. Saint-Preux, si plein de désirs, fera en fin de compte le choix de la raison : ainsi si l’amour chez Rousseau fait bien l’homme se dépasser lui-même, ne le fait-il pas, encore plus, sage ?

---

<sup>57</sup> Formule de Rousseau tiré du livre II d’*Emile ou De l’éducation*

<sup>58</sup> « [...] mes sentiments qui m’élèvent [...]. Sans toi, beauté fatale, je n’aurais jamais senti ce contraste insupportable de grandeur au fond de mon âme et de bassesse dans ma fortune [...] » ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Julie ou la Nouvelle Héloïse*, 1967, GF Flammarion, première partie, Lettre XXVI à Julie.

<sup>59</sup> « Au contraire, l’amour véritable est un feu dévorant qui porte son ardeur dans les autres sentiments, et les anime d’une vigueur nouvelle. C’est pour cela qu’on a dit que l’amour faisait des héros. Heureux celui que le sort eût placé pour le devenir, et qui aurait Julie pour amante ! » ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Julie ou la Nouvelle Héloïse*, 1967, GF Flammarion première partie, Lettre XII à Julie.

<sup>60</sup> ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Julie ou la Nouvelle Héloïse*, 1967, GF Flammarion, première partie.

<sup>61</sup> ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Julie ou la Nouvelle Héloïse*, 1967, GF Flammarion troisième partie.

## b - L'amour comme sagesse

Si le véritable amour chez Rousseau transporte, les transports qu'il inspire ne sont pas seulement ceux du corps, mais encore ceux du bien. Car si Saint-Preux devint vertueux par Julie et pour Julie, c'est que l'amour rend sage. Mais la sagesse de l'amour n'est pas la sagesse de l'opinion courante : elle ne saurait se réduire à une attitude seulement conforme au bien, mais est amour du bien. Amour du bien, non seulement parce que l'amour fait aimer le beau<sup>62</sup> et que l'amour du Beau fait atteindre à l'homme la seule véritable réalité comme le remarqua Platon dans son *Banquet*<sup>63</sup>, mais encore parce que le véritable amour et l'amour du bien se confondent, se saisissent ensemble dans une même immédiateté. Ainsi Rousseau écrira au sujet de Madame de Warens « En un mot, j'étais sage parce que je l'aimais »<sup>64</sup>. Car qu'est-ce que la sagesse ? La sagesse est un état d'harmonie, état de celui dont le jugement et l'action sont inspirés et contrôlés par la raison, soit, en fin de compte, état celui qui juge et se comporte bien, c'est-à-dire celui qui aime le bien. Or n'est-ce pas précisément ce que nous montre Saint-Preux dans *Julie ou La nouvelle Héloïse* ? S'il fut souvent tenté, s'il fut égoïste, et s'il fut prêt à se battre et même à trahir, n'a pas-t-il pas toujours finalement choisi la vertu ? Ainsi, Saint-Preux ne fut-il pas fait sage, par l'amour ?

Si l'amour chez Rousseau excite l'homme plus vivement à la tentation du mal, c'est pourtant bien lui qui fait naître en l'homme la force de faire le bien et, même, qui le lui fait aimer. Ainsi, l'amour chez Rousseau fait à la fois s'abaisser et s'élever l'homme. Par l'amour, l'homme éprouve la puissance de la partie désirante de son âme, mais mesure également par la même celle de son cœur, soldat plus que jamais finalement fidèle au noûs, pour reprendre la distinction Platonicienne<sup>65</sup>. L'amour, du point de vue de son origine et de son fondement comme du point de vue du champ moral apparaît donc bel et bien contradictoire puisque faisant vilain et homme de bien. Mais si l'amour fait tendre le cœur entre le bassin et la tête, n'est-ce pas toutefois toujours dans une exaltation ? Le cœur n'est-il pas en effet toujours heureux

---

<sup>62</sup> « [...] ce qui est réel, ce sont les sentiments dont il [l'amour] nous anime pour le vrai beau qu'il nous fait aimer. » ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Emile ou De l'éducation*, Gallimard, coll. Pléiade, livre V.

<sup>63</sup> PLATON, *Le Banquet*, 2018, GF Flammarion, 210 a – 212. Il s'agit de la scala amore : de l'amour d'un beau corps on aime une la beauté physique puis la belle âme à la beauté morale, pour finalement aimer le Beau en soi, l'Idée du Beau. Donc au monde intelligible – le monde des Idées – modèle du nôtre et donc la véritable réalité. Platon, *La République*, 1992, Tel Gallimard, livre VII.

<sup>64</sup> ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Les Confessions*, Gallimard, coll. Pléiade, livre III.

<sup>65</sup> PLATON, *La République*, 1992, Tel Gallimard, livre IV.



d'aimer ? Ainsi, ne serait-ce pas dans la joie que s'unifie l'amour ?

## C – L’amour entre euphorie et mélancolie

S’il est vrai que jamais Saint-Preux ne fut plus heureux qu’auprès de Julie, cet amour lui fut pourtant fatal : face à l’impossibilité d’être ensemble, il ira même jusqu’à envisager le suicide<sup>66</sup>. Ainsi l’amour chez Rousseau ne saurait se réduire à un bonheur pur : car le bonheur même de s’aimer fait le malheur suprême de ne pas être ensemble, et que ce bonheur même ne saurait s’abstraire de la moralité, en dépit du désir auquel il invite. L’amour fait certes héros, mais un héros tragique : un héros cornélien.

### 1.1 – L’amour, joie divine et peine mortelle

Si l’amour de Julie pour Saint-Preux et de Saint-Preux pour Julie fit le bonheur de leur vie, ce fut pourtant ce même amour qui en causa le plus grand désespoir. L’amour rousseauiste ne saurait en effet se caractériser comme un bonheur pur, en témoigne le couple de Julie et Saint-Preux, idéal même de l’amour. Car si cet amour fut « le plus grand des biens »<sup>67</sup> comme l’écrivait Saint-Preux à Julie, il est ce qui conduira Saint-Preux à vouloir mourir<sup>68</sup> puis finalement à partir loin<sup>69</sup> et enfin à vivre seul, refusant d’épouser Claire, Madame d’Orbe : il n’y aura jamais que Julie. Julie, non plus, ne saura être heureuse<sup>70</sup> : il y n’aura toujours pour elle que Saint-Preux<sup>71</sup>. S’ils connurent le véritable bonheur, la condition même de leur bonheur ne put plus que d’être ensemble<sup>72</sup>. Ainsi, si l’amour se caractérise par la joie qu’il procure, il ne saurait s’unifier à l’aube du bonheur qu’il inspire : car c’est cette même joie qui fait le plus grand malheur quand les amants sont séparés<sup>73</sup>. Seulement, est-ce à dire que l’amour inspire des sentiments contradictoires ? Car si Julie et Saint-Preux furent malheureux, n’est-ce pas parce qu’ils ne purent être ensemble ? Mais ce bonheur d’être ensemble, si véritable soit-il, fut-il si pur, quand ils le furent ?

---

<sup>66</sup> ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Julie ou La nouvelle Héloïse*, 1967, GF Flammarion, troisième partie, Lettre XXI de l’amant de Julie à milord Edouard.

<sup>67</sup> ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Julie ou La nouvelle Héloïse*, 1967, GF Flammarion, première partie, Lettre X à Julie.

<sup>68</sup> Note 66

<sup>69</sup> ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Julie ou La nouvelle Héloïse*, 1967, GF Flammarion, troisième partie, Lettre LXV de Claire à Julie.

<sup>70</sup> ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Julie ou La nouvelle Héloïse*, 1967, GF Flammarion, quatrième partie.

<sup>71</sup> ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Julie ou La nouvelle Héloïse*, 1967, GF Flammarion, sixième partie, Lettre XII de Julie à Saint-Preux.

<sup>72</sup> « [...] nous ne pouvons plus être heureux ou malheureux qu’ensemble [...] » ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Julie ou La nouvelle Héloïse*, 1967, GF Flammarion, première partie, Lettre XI de Julie.

<sup>73</sup> « [...] Je ne puis plus me séparer de vous ; la moindre absence m’est insupportable [...] » *Ibid.*

## 1.2 – Le conflit entre l’amour et la vertu : quand l’amour fait désirer et ne pas vouloir à la fois

Aussi prêt et tenté que fut parfois Saint-Preux, ce ne fut jamais sans questionnement. Car si son amour pour Julie par désespoir, jalousie ou nécessité d’être ensemble lui fit miroiter des actes immoraux, il suivit finalement toujours la vertu. Ainsi l’amour chez Rousseau fait-il désirer et ne pas désirer, conduisant au sein même du véritable bonheur à une imperfection : la frustration. L’amour de Saint-Preux et de Julie est en effet un amour qui connaît la frustration, avant même qu’ils ne soient obligés de se séparer. Ainsi Saint-Preux écrira à Julie « Je sens que nous devons être heureux, et pourtant je ne le suis pas »<sup>74</sup>. Ce malheur inhérent au bonheur trouve son explication – et sa justification – dans le conflit entre la nature de l’amour et la vertu : si Saint-Preux n’arrive pas à être heureux, c’est parce qu’il désire Julie<sup>75</sup> mais qu’il ne le peut. Au sein de l’amour se trouve ainsi une dissonance entre le désiré et le voulu, au regard de la vertu : car si Saint-Preux continuera d’avoir envie de Julie comme il ne cessera jamais de désirer la retrouver, ce n’est pas ce qu’il voudra, entendu comme ce qu’il choisira de faire advenir – et, ce, parce qu’il l’aime. L’amour si vrai si beau et si céleste qui les unit ne saurait n’être vertueux : il en fut même le garant, une fois la prétendue vertu perdue<sup>76</sup>.

L’amour de Saint-Preux et Julie, pour autant qu’il fut heureux, ne put toutefois jamais totalement se définir comme tel, puisque ce fut bien pourtant toujours dans la douleur qu’il fut vécu. Ainsi, l’amour chez Rousseau ne pourrait, du point de vue émotionnel comme du point de vue de son origine et de son fondement mais également moral, s’unifier : ce n’est ni par sa facticité, ni par les tentations du mal qu’il fait naître, ni par le bonheur qu’il fait vivre qu’il saurait, en effet, se définir. L’amour Rousseauiste apparaît complexe, entre deux extrêmes toujours à nuancer. Le sentiment de l’amour ne peut ainsi définir l’amour. Ne serait-ce pas ainsi par sa forme, que l’amour enfin s’unifierait ?

---

<sup>74</sup> ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Julie ou La nouvelle Héloïse*, 1967, GF Flammarion, première partie, Lettre X à Julie.

<sup>75</sup> « La sagesse a beau parler par votre bouche, la voix de la nature est plus forte » *Ibid.*

<sup>76</sup> « [...] C’est désormais à l’amour d’être garant de la vertu. » ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Julie ou La nouvelle Héloïse*, 1967, GF Flammarion, première partie, Lettre XXXI à Julie.

## II – L’amour, *poly* :

### L’amour irréductible à un unique type mais pourtant un seul « véritable »

Si Julie et Saint-Preux s’aimèrent de ce qu’on appelle encore aujourd’hui parfois le « véritable amour », est-ce à dire pour autant qu’ils furent les seuls à aimer ? Milord Edouard Bomston ne fut-il pas en effet épris, bien que plutôt passionné que réellement amoureux ?<sup>77</sup> Et réellement amoureux ne furent-ils pas Claude et Fanchon Anet, quoique s’étant une fois séparés ?<sup>78</sup> Et Claire, ne fut-elle pas sous le charme de Saint-Preux, pourtant son ami ?<sup>79</sup> Ainsi, si *Julie ou la Nouvelle Héloïse* est bel et bien l’histoire d’un véritable amour, ce que *Julie ou La Nouvelle Héloïse* conte finalement n’est-ce pas ce que devrait être l’amour au regard de ce qu’il est, ou du moins, peut être ? Car selon quoi Rousseau eut écrit *Julie ou la Nouvelle Héloïse* ? Qu’il n’aurait jamais connu ce véritable amour<sup>80</sup>, justement. Et pourtant, il y eut Madame de Warens. Madame de Warens, la « seule femme qui fût au monde »<sup>81</sup>.

Si Rousseau n’eut jamais senti le véritable amour avant Madame d’Houdetot<sup>82</sup>, que fut alors Madame de Warens ? Car comment put-elle être « la seule femme qui fût au monde »<sup>83</sup> pour lui, et pouvoir affirmer dans le même temps ne pas l’aimer ? Comment Rousseau eut-il pu vivre avec Thérèse, et qu’elle ne fut pas pourtant la femme de sa vie ? Et comment Madame de

---

<sup>77</sup> ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Julie ou La nouvelle Héloïse*, Paris, 1967, GF Flammarion, « Les amours de Milord Edouard Bomston ».

<sup>78</sup> ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Julie ou La nouvelle Héloïse*, Paris, 1967, GF Flammarion, première partie.

<sup>79</sup> ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Julie ou La nouvelle Héloïse*, Paris, 1967, GF Flammarion, sixième partie, Lettre II de Mme d’Orbe à Mme de Wolmar,

<sup>80</sup> *Julie ou La nouvelle Héloïse* naît du besoin d’aimer et d’amour insatisfait de Rousseau : « Comment se pouvait-il qu’avec des sens si combustibles, avec un cœur tout pétri d’amour, je n’eusse pas du moins une fois brûlé de sa flamme pour un objet déterminé ? [...] L’impossibilité d’atteindre aux êtres réels me jeta dans le pays des chimères, et ne voyant rien d’existant qui fût digne de mon délire, je le nourris dans un monde idéal, que mon imagination créatrice eut bientôt peuplé d’êtres selon mon cœur [...] Je me figurai l’amour, l’amitié, les deux idoles de mon cœur [...]. J’imaginai deux amies plutôt que deux amis [...] Je donnai à l’une des deux un amant dont l’autre fut la tendre amie, et même quelque chose de plus [...] Épris de mes deux charmants modèles, je m’identifiais avec l’amant et l’ami le plus qu’il m’était possible [...] » ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Les Confessions*, 1959, Gallimard, coll. Pléiade, Deuxième partie, livre IX.

<sup>81</sup> ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Les Confessions*, 1959, Gallimard, coll. Pléiade, I, III.

<sup>82</sup> Rousseau commença l’écriture de *Julie ou La nouvelle Héloïse* avant de rencontrer à nouveau et réellement Madame d’Houdetot, qui lui fera sentir pour l’unique fois de sa vie le véritable amour. Jean-Jacques Rousseau, *Les Confessions*, II, IX, 1959, Pléiade, Gallimard.

<sup>83</sup> ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Les Confessions*, 1959, Gallimard, coll. Pléiade, I, III.

Warens put-elle être la femme de sa vie, mais pas l'amour de sa vie, qui fut, si l'on en croit ses *Confessions*, Madame d'Houdetot ?<sup>84</sup> C'est parce que l'amour ne saurait avoir chez Rousseau qu'une seule forme.

Si c'est de Madame d'Houdetot que Rousseau fut amoureux au sens véritable, il aima toutefois Madame de Warens – en témoignent l'intégralité des *Confessions* et la fin des *Rêveries du promeneur solitaire*<sup>85</sup>, soit sa vie tout entière, finalement. Seulement, ces amours ne furent pas les mêmes : Rousseau n'aima pas Madame de Warens comme il aima Madame d'Houdetot, quoiqu'il les aima toutes les deux. Ainsi l'amour chez Rousseau n'a pas qu'une seule forme : car il n'y a pas qu'un seul type d'amour. Il ne saurait y en avoir qu'un.

---

<sup>84</sup> ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Les Confessions*, 1959, Gallimard, coll. Pléiade, II, IX.

<sup>85</sup> ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Les Rêveries du promeneur solitaire*, 1959, Gallimard, coll. Pléiade, dixième promenade.

## A – Les deux types d’amour définis par Rousseau dans ses *Confessions*...

Si le besoin d’amour de Rousseau fut insatisfait, nombreuses furent pourtant les femmes de sa vie, des amourettes passionnées au profond et solennel lien qu’il entretenait avec Madame de Warens. Car si Rousseau fut amoureux purement, il le fut aussi passionnément – quoique jamais et de toujours avec la même femme, en témoignent Mlle de Vulson et Mlle Goton<sup>86</sup>, Rousseau alors encore enfant et déjà partagé entre deux attachements. Ainsi Rousseau reconnaîtra avoir été tout au long de sa vie dissoné entre « deux sortes d’amour très distincts »<sup>87</sup>. Car c’est bien d’amour qu’il s’agit : mais duquel ?

### 1.1 – L’amour « pur » : l’amour de Rousseau pour Madame de Warens

Si Rousseau n’aima pas Madame de Warens du véritable amour, c’est pourtant bien d’un amour singulier à toutes les autres femmes de sa vie qu’il l’aima, comme il aimait enfant Mlle de Vulson : d’un amour puissant mais sans désir, tandis qu’il fut, pour Mlle Goton comme pour les autres femmes de sa vie par la suite, épris follement et désirant, mais sans racine. Car ce fut bien Mlle de Vulson celle qui ravit son cœur...Jusqu’à Madame de Warens.

#### a – La prédilection

Si Rousseau fut enfant amoureux de Mlle Goton et de Mlle de Vulson à la fois<sup>88</sup>, ce fut pourtant à Mlle de Vulson qu’appartinrent les « prémices »<sup>89</sup> de son cœur. Adulte, ce sera à Madame de Warens. Ainsi le premier type d’amour chez Rousseau se caractérise d’abord par

---

<sup>86</sup> « Je connais deux sortes d’amours très distincts, très réels, et qui n’ont presque rien de commun, quoique très vifs l’un et l’autre, et tous deux différents de la tendre amitié. Tout le cours de ma vie s’est partagé entre ces deux amours de si diverses natures, et je les ai même éprouvés tous deux à la fois ; car, par exemple, au moment dont je parle, tandis que je m’emparais de Mlle de Vulson [...] j’avais avec une petite Mlle Goton des tête-à-tête assez courts [...] » ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Les Confessions*, 1959, Gallimard, coll. Pléiade, I, I.

<sup>87</sup> *Ibid.*

<sup>88</sup> ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Les Confessions*, 1959, Gallimard, coll. Pléiade, I, I.

<sup>89</sup> ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Les Confessions*, 1959, Gallimard, coll. Pléiade, I, IV.

une préférence singulière, une préférence de et du cœur. Car si Madame de Warens fut la seule pour Rousseau, c'est bien parce qu'elle fut celle qu'il fallut pour lui, et lui, celui qu'il fallut pour elle : Madame de Warens est douce et maternelle, Rousseau impétueux et sensible<sup>90</sup>. Il ne s'agit pas ainsi ici d' « opposés qui s'attirent »<sup>91</sup> mais bien plutôt d'âmes qui se répondent. Rousseau et Madame de Warens en effet se complètent, si bien que « la relation de [leurs] cœurs »<sup>92</sup> fut immédiate : Rousseau eut pour Madame de Warens le « coup de foudre »<sup>93</sup>... Mais sans la foudre. Car si dès lors qu'il eut vu Madame de Warens ils furent comme liés, ce ne fut pas dans une folie amoureuse éprouvante<sup>94</sup>, mais bien plutôt dans une affection sûre et caressante. Ainsi le premier type d'amour chez Rousseau n'est pas un amour destructeur et tyrannique, mais bien un amour de prédilection : si les cœurs se rejoignent, ce n'est pas dans une lutte entre deux forces contraires, mais par deux harmonies qui s'assortissent. Non pas un amour ivre donc, mais tendre.

## b – La tendresse

Si Rousseau fut amoureux avec passion de Mlle de Vulson, de cette passion fut toutefois absente l'angoisse. En effet, si l'amour de Rousseau pour Mlle de Vulson ne saurait ne pas être passionné, lui « tout entier »<sup>95</sup> à elle et « tourmenté »<sup>96</sup>, c'est pourtant calme qu'il fut auprès d'elle, comme il le fut plus tard avec Madame de Warens. Le premier type d'amour chez Rousseau se caractérise donc, comme un oxymore, par une passion calme : car s'il y a en effet passion, Rousseau aimant vivement, certainement et avec force Mlle de Vulson comme Madame de Warens, il n'apparaît toutefois pas envahi par ses émotions. Si Rousseau ne le fut pas, lui pourtant si sensible, c'est parce que le sentiment qui gagna Rousseau auprès d'elles ne fut pas l'angoisse propre à la passion dominante, mais la tranquillité d'âme, justement : d'une « joie tranquille »<sup>97</sup> avec Mlle de Vulson, il fut d' « un calme ravissant »<sup>98</sup> auprès de Madame

---

<sup>90</sup> *Ibid.*

<sup>91</sup> Expression orale.

<sup>92</sup> ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Les Confessions*, 1959, Gallimard, coll. Pléiade, I, III.

<sup>93</sup> Expression orale.

<sup>94</sup> « Que ceux qui nient la sympathie des âmes expliquent, s'ils peuvent, comment, de la première entrevue, du premier mot, du premier regard, Mme de Warens m'inspira non seulement le plus vif attachement, mais une confiance parfaite et qui ne s'est jamais démentie. Supposons que ce que j'ai senti pour elle fût véritablement de l'amour [...] comment cette passion fut-elle accompagnée, dès sa naissance, des sentiments qu'elle inspire le moins : la paix du cœur, le calme, la sérénité, la sécurité, l'assurance ? » ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Les Confessions*, 1959, Gallimard, coll. Pléiade, I, I.

<sup>95</sup> *Ibid.*

<sup>96</sup> *Ibid.*

<sup>97</sup> *Ibid.*

<sup>98</sup> ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Les Confessions*, 1959, Gallimard, coll. Pléiade, I, III.

de Warens. Ainsi le premier type d'amour chez Rousseau est bel et bien un amour tendre : c'est non pas troublé mais « familial »<sup>99</sup> que fut Rousseau avec Mlle de Vulson et « rassurante »<sup>100</sup> et non pas déroutante que fut Madame de Warens – mais n'est-ce pas précisément parce que c'est avec tendresse qu'il les aima ?

## c – L'absence de désir sexuel

Si Rousseau ne put désirer Mlle de Vulson, cela n'impliqua toutefois pas qu'il l'aima comme « en frère »<sup>101</sup>. En effet, si Rousseau fut amoureux de Mlle de Vulson, il ne fut cependant pas attiré par elle<sup>102</sup>... A l'image de Madame de Warens adulte, qu'il ne désira pas. Car si Rousseau entretenait avec Madame de Warens des relations charnelles, ces relations furent pour Rousseau incestueuses<sup>103</sup>. Rousseau ne fut pas en effet transporté par Madame de Warens : il l'appelait maman<sup>104</sup>. Ainsi le premier type d'amour chez Rousseau est un amour dépourvu de désir sexuel. Encore plus que platonique, il s'agit d'un amour a-érotique : l'aimé n'est ici non seulement pas désiré, mais n'apparaît encore pas comme un objet de désir. C'est un amour entier, profond et puissant mais a-physique : les aimés ne sont pas ici des amants, ou toutefois leur relation ne s'inscrit pas comme telle. Ainsi, le premier type d'amour chez Rousseau apparaît bien être un amour pur : pur, en son sens religieux, car exempt de toute dimension charnelle et pur, car faisant lieu, dépouillé de tous délire et transport, des caractéristiques propres de et à l'amour : la communion des âmes, et la tendresse dans laquelle elles s'accordent. Seulement, cet unisson ne suppose-t-il pas justement le désir ?

## 1.2 – L'amour passionnel

Si ce fut Mlle de Vulson qui eut les prémices du cœur de Rousseau<sup>105</sup>, elle ne fut toutefois pas la seule qu'il aima, et si Madame de Warens fut elle « la seule femme qui fut au monde »<sup>106</sup> pour Rousseau, elle ne fut toutefois pas la seule femme de sa vie. Car si l'amour qui unissait

---

<sup>99</sup> ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Les Confessions*, 1959, Gallimard, coll. Pléiade, I, I.

<sup>100</sup> ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Les Confessions*, 1959, Gallimard, coll. Pléiade, I, III.

<sup>101</sup> ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Les Confessions*, 1959, Gallimard, coll. Pléiade, I, I.

<sup>102</sup> Il est à préciser que si Rousseau était enfant et n'aurait donc pu nourrir un amour d'ordre érotique pour Mlle de Vulson, il aurait toutefois pu porter un regard innocent d'amoureux attiré à son propos, comme la trouver belle notamment par exemple.

<sup>103</sup> ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Les Confessions*, 1959, Gallimard, coll. Pléiade, I, V.

<sup>104</sup> ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Les Confessions*, 1959, Gallimard, coll. Pléiade, I, III.

<sup>105</sup> ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Les Confessions*, 1959, Gallimard, coll. Pléiade, I, IV.

<sup>106</sup> ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Les Confessions*, 1959, Gallimard, coll. Pléiade, I, III.



Rousseau à Mlle de Vulson enfant et Madame Warens adulte fut pur, ce ne fut toutefois un amour désirant – or d’être transporté n’est-il pas le fait de l’amour ?

## a – Les transports

Si ce ne fut Mlle de Goton qui eut les prémices du cœur de Rousseau, ce furent toutefois les prémices des effets du désir qu’il eut pour elle : nerveux face à la petite fille<sup>107</sup>, Rousseau sera submergé par ses transports adulte. En effet, face au désir que suscite en lui les femmes qui l’attirent, Rousseau est exalté, si bien qu’il n’arrive pas à avoir la main mise sur ses émotions : ne respirant plus face Mme Bazile<sup>108</sup>, jeune marchande auprès de laquelle il travailla, il ira même jusqu’à pleurer devant Zulietta<sup>109</sup>, une jeune courtisane. Le deuxième type d’amour chez Rousseau est ainsi un amour passionné : passionné de par la force de son désir, et passionné de par la domination qu’exerce ce désir. En effet, c’est bien incapable de se maîtriser qu’est Rousseau : car s’il fut seulement dans l’impossibilité de retenir ses larmes face à la beauté et la chance d’être auprès de Zulietta<sup>110</sup>, c’est la vue même qu’il perdit auprès de Mlle Goton enfant<sup>111</sup>. Le premier type d’amour chez Rousseau est donc un amour passionnel, un amour qui ne se vit non pas dans le calme, mais dans la crainte et ce parce que l’attirance est trop forte, jusqu’à la perte de tout contrôle... Dans tous les sens du terme.

## b - La folie amoureuse

Si Rousseau amoureux éperdu ne sut plus voir aux côtés de Mlle Goton, ne fut-ce-t-il pas encore sa raison qu’il perdit ? Car si Rousseau fut transporté face aux femmes dont il s’amouracha, ne fut-il pas en effet également fou : prêt à se jeter au feu pour Mlle Goton enfant<sup>112</sup>, il fut adulte jusqu’à braver toutes convenances, allant jusqu’à écrire au mari de Madame d’Houdetot par inquiétude à son propos, alors même qu’il était justement conscient que Rousseau était épris d’elle ?<sup>113</sup> Le premier type d’amour est ainsi bel et bien un amour passionnel, dans la mesure où le désir si fort fait perdre toute maîtrise de soi, non seulement du point de vue émotionnel, mais encore du point de vue de la raison entendu comme garde-fou.

---

<sup>107</sup> ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Les Confessions*, 1959, Gallimard, coll. Pléiade, I, I.

<sup>108</sup> ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Les Confessions*, 1959, Gallimard, coll. Pléiade, I, II.

<sup>109</sup> ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Les Confessions*, 1959, Gallimard, coll. Pléiade, II, VII.

<sup>110</sup> *Ibid.*

<sup>111</sup> ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Les Confessions*, 1959, Gallimard, coll. Pléiade, I, I.

<sup>112</sup> ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Les Confessions*, 1959, Gallimard, coll. Pléiade, I, I.

<sup>113</sup> ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Les Confessions*, 1959, Gallimard, coll. Pléiade, II, IX.

L'amour ici fait en effet perdre toutes mesures, là où jamais, quoique n'aimant pas sans passion Madame de Warens, Rousseau ne fut fait fou et agité, mais bien plutôt calme et serein. Et pour cause : il n'était pas transporté. Ainsi, il y a donc bien deux types d'amour chez Rousseau.

Si l'amour fut pour Rousseau gage de calme et tendresse auprès de Madame de Warens, l'amour le transporta pourtant parfois jusqu'à devenir fou. Ainsi, l'amour n'apparaît pas pouvoir s'unifier par sa forme, puisqu'il ne saurait y avoir qu'un seul type d'amour, mais bien deux. Toutefois, cette unification de l'amour ne pourrait-elle pas être à l'orbe de ces deux types d'amours, comme en correspondance avec la contradiction même du sentiment amoureux, dissonné entre deux antipodes ? Seulement, n'y eut-il pas Madame de Larnage, que Rousseau n'aima ni purement, ni avec passion ? Et Claire, pour qui Saint-Preux éprouva de l'amour, quoique pas passionné – mais non pas pour autant dépourvu d'attrance ?

## B – Complétés par deux autres types d’amour dans la philosophie de Rousseau : entre attraction et plus qu’attachement...

Si l’amour rendit tour à tour Rousseau tranquille et délirant, Rousseau ne fut toutefois ni l’un ni l’autre auprès de Madame de Larnage. En effet, si Rousseau désira avec envie Madame de Larnage, jamais il ne fut fou et si cette folie ne fut pas, ce n’est toutefois pas calme que Rousseau fut à son côté. Ainsi l’amour ne saurait être seulement passionné ou pur, mais bien encore d’un autre type – en ce qui concerne les amours de Rousseau. Car si Rousseau eu dans sa vie Madame de Larnage comme un amour d’un genre nouveau, Saint-Preux ne fit-il pas lui aussi face, pourtant tout à Julie, à un amour jusqu’ici indéfini, pour Claire son amie ? L’amour chez Rousseau ne saurait donc être que de deux types, mais bien encore de deux autres : la volupté sensuelle, et l’amitié amoureuse.

### 1.1 – La volupté sensuelle : le cas de Madame de Larnage

Si d’aimer trop vivement Rousseau fut incapable de jouir et d’aimer purement de prendre du plaisir, le plaisir ne lui fut toutefois pas inconnu : il y eu Madame de Larnage<sup>114</sup>. Car c’est en effet non pas purement ni passionnément qu’il l’aima, mais bien précisément d’un amour des sens : d’un amour sensuel.

#### a - L’intimité amoureuse

Si Rousseau ne fut pas incapable de jouir, il lui fut toutefois difficile. Car s’il eut des relations charnelles avec Madame de Warens et Thérèse, sa femme, Rousseau ne les désira pas<sup>115</sup>. Et si Rousseau eu pour les autres femmes du désir, son emportement fut tel qu’il ne le put. Ainsi le troisième type d’amour, l’amour pour Madame de Larnage, apparaît justement

---

<sup>114</sup> « Je puis dire que je dois à Madame de Larnage de ne pas mourir sans avoir connu le plaisir » ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Les Confessions*, 1959, Gallimard, coll. Pléiade, I, VI.

<sup>115</sup> « [...] je n’ai jamais senti la moindre étincelle d’amour pour elle, que je n’ai pas plus désiré de la posséder que Mme de Warens, et que les besoins des sens, que j’ai satisfait auprès d’elle, ont uniquement été pour moi ceux du sexe, sans avoir rien de propre à l’individu ? » ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Les Confessions*, 1959, Gallimard, coll. Pléiade, II, IX.

caractérisé par l'intimité amoureuse : car s'il eut joui non seulement auprès d'elle, c'est également à ses côtés que Rousseau découvrit non pas la sexualité, mais son goût – dans tous les sens du terme. Car ce n'est pas seulement le plaisir qu'il explora et aima avec Madame de Larnage, mais c'est encore l'aspect érotique même de l'amour : Rousseau se « livre »<sup>116</sup> avec joie et confiance, lui auparavant si peiné et craintif. Ainsi c'est donc bien justement d'intimité amoureuse dont il est question, car la relation de Rousseau et Madame de Larnage n'est précisément pas une relation sans lendemain, mais une liaison : Rousseau et Madame de Larnage, l'un pour l'autre, sont bel et bien amants. Ainsi, n'est-ce pas également l'union qui caractérise le troisième type d'amour ?

## b - L'union

Si Rousseau entretint des liaisons, en furent-elles proprement ? Car si Rousseau vécu avec Madame de Warens plusieurs années, et ce même tel un couple puisque partageant de fait une intimité, Madame de Warens ne fut pourtant pas la maîtresse de Rousseau, il « l'aimait trop [...] »<sup>117</sup>. Et si Rousseau passa sa vie auprès de Thérèse, Thérèse ne fut pas non plus sa maîtresse, Rousseau n'ayant jamais eu de désir pour elle<sup>118</sup>. Ainsi l'amour pour Madame de Larnage apparaît bien être caractérisé par l'union. Car si la seule femme de sa vie demeura Madame de Warens, Madame de Larnage fut toutefois la seule avec qui Rousseau eu une liaison, au sens strict du terme : Rousseau entretint avec Madame de Larnage une relation non seulement à dimension charnelle, mais encore sentimentale. La relation de Madame de Larnage et Rousseau ne saurait en effet se réduire à une relation purement sexuelle. Si ce fut certes « un amour de voyage »<sup>119</sup>, ce fut bel et bien un amour : Rousseau fut attaché à Madame de Larnage, ils échangèrent et furent tendres l'un envers l'autre et ce si bien qu'il s'agira de se retrouver par la suite chez Madame de Larnage<sup>120</sup>. Seulement Rousseau ne la rejoindra pas car s'il fut épris, ce ne fut pas avec passion.

## c – L'absence de passion

---

<sup>116</sup> ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Les Confessions*, 1959, Gallimard, coll. Pléiade, I, VI.

<sup>117</sup> [...] elle était pour moi plus qu'une sœur, plus qu'une mère, plus qu'une amie, plus même qu'une maîtresse, et c'était pour cela qu'elle n'était pas une maîtresse. Enfin, je l'aimais trop pour la convoiter [...] » ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Les Confessions*, 1959, Gallimard, coll. Pléiade, I, V.

<sup>118</sup> Voir note 115.

<sup>119</sup> ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Les Confessions*, 1959, Gallimard, coll. Pléiade, I, VI.

<sup>120</sup> *Ibid.*

Si Rousseau désira réellement Madame de Larnage et qu'il y fut sincèrement attaché, jamais son désir ne fut trop puissant et son attachement assez fort. En effet, si Rousseau pu jouir avec Madame de Larnage, c'est justement parce que Rousseau ne fut pas transporté auprès d'elle<sup>121</sup>, mais non pas toutefois comme avec Madame de Warens. Car si l'amour pour Madame de Larnage fut tel qu'il oublia « maman »<sup>122</sup> à ses côtés, ce ne fut pas longtemps, pensant à Madame de Warens de nouveau : la profondeur des sentiments était trop grande. Car si Rousseau n'aima pas passionnément Madame de Warens entendu d'un amour où le désir se fait trop fort, il l'aima tout de même avec passion : c'est l'amour pour elle qui fut trop fort. Seulement, Rousseau n'aima passionnément Madame de Larnage ni d'un point de vue ni de l'autre. Il ne fut en effet ni amoureux fou ni profondément amoureux, bien qu'il eût toutefois pour elle de l'amour, puisque que ne l'aimant justement pas comme Madame de Warens<sup>123</sup>. Ainsi le troisième type d'amour se caractérise non seulement par une intimité amoureuse véritable et par une union réelle, mais également par une absence d'aimer passionnément. Un amour des sens, dans la légèreté : une volupté sensuelle, donc.

Si Rousseau distingua dans ses *Confessions*, au regard de sa vie, deux types d'amour, il apparaît pourtant qu'existe un troisième type d'amour, celui pour Madame de Larnage. Ainsi la continuité de l'amour ne pourrait être établie à l'aube de l'amour pur et de l'amour passionné en miroir à la contradiction inhérente au sentiment amoureux, puisqu'existant un troisième type d'amour. Toutefois, l'amour ne pourrait-il pas s'unifier à l'aune de ces trois types ? Car il n'y aurait alors plus deux opposés qui s'affrontent, mais bien trois types d'amours complémentaires, permettant ainsi une unification. Seulement, si Rousseau connut trois types d'amour dans sa vie, n'existe-il pas encore un autre type d'amour dans sa philosophie, qui, lui, ne saurait être complémentaire, précisément car il ne fut pas une relation sentimentale, mais une amitié qui se ne saurait s'y réduire ? Car si Rousseau ne fut pas amoureux de Mlle d'Epinau, Saint-Preux et Claire furent bien attirés l'un par l'autre.

---

<sup>121</sup>« [...] Elle avait tout le charme de la passion sans en avoir le délire qui tourne la tête et fait qu'on ne sait pas jouir. » ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Les Confessions*, 1959, Gallimard, coll. Pléiade, I, VI.

<sup>122</sup> *Ibid.*

<sup>123</sup> « Je ne l'aimais pas non plus comme j'avais aimé et comme j'aimais Mme de Warens [...] » ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Les Confessions*, 1959, Gallimard, coll. Pléiade, I, VI.

## 1.2 – L’amitié amoureuse : la relation entre Saint-Preux et Claire

Si dans son amour malheureux pour Julie Saint-Preux alla parfois jusqu’au désespoir, il ne fut toutefois sans secours : car il y eu Claire<sup>124</sup>. Claire, la cousine et inséparable de Julie, celle auprès de laquelle Saint-Preux put se confier, et qui toujours sut rassurer ses craintes et répondre à ses doutes. Elle fut son amie, donc. Et pourtant, Claire et Saint-Preux ne furent-ils pas sensibles l’un à l’autre, là où l’amitié même suppose le contraire ?

### a – L’attirance

Si c’est Julie qu’embrassa Saint-Preux dans le bosquet, n’est-ce toutefois pas Claire qui demanda le dit baiser ?<sup>125</sup> En effet, s’il s’avéra finalement que ce fut une ruse de la part des deux cousines, Saint-Preux ne refusa cependant pas ce baiser. Ainsi, si ce fut qu’après avoir renoncé à Julie – autant que cela put être possible pour Saint-Preux – qu’il fut troublé en sa présence<sup>126</sup>, l’amitié de Claire et Saint-Preux apparaît donc de fait ponctuée d’attirance – de la part de l’un comme de l’autre. Car cette attirance fut bien partagée et même d’ordre physique, puisqu’il y eu en effet entre Saint-Preux et Claire un jeu de séduction, en témoigne le baiser de Saint-Preux sur la main de Claire<sup>127</sup>, et son effet sur elle. Ainsi la relation de Saint-Preux et Claire semble bien s’apparenter à un autre type d’amour dans la philosophie de Rousseau, puisque Claire et Saint-Preux attirés l’un par l’autre, il ne put s’agir que d’amitié entre eux. Est-ce à dire pour autant qu’il y eu sentiment ? A en croire ce que sentit Claire, oui : car c’est au cœur qu’elle le sentit<sup>128</sup>.

### b – La trop grande force des sentiments

Si c’est au cœur que Claire sentit le baiser de Saint-Preux sur sa main, est-ce à dire pour

---

<sup>124</sup> ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Julie ou La nouvelle Héloïse*, Paris, 1967, GF Flammarion.

<sup>125</sup> ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Julie ou La nouvelle Héloïse*, Paris, 1967, GF Flammarion, première partie, Lettre XIV à Julie.

<sup>126</sup> ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Julie ou La nouvelle Héloïse*, Paris, 1967, GF Flammarion, sixième partie, Lettre VII réponse.

<sup>127</sup> ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Julie ou La nouvelle Héloïse*, Paris, 1967, GF Flammarion, sixième partie, Lettre II de Madame d’Orbe à Madame de Wolmar.

<sup>128</sup> *Ibid.*

autant qu'il y eut entre eux des sentiments ? Car si Claire eut en effet de l'amour pour Saint-Preux, ces sentiments furent-ils réciproques ? Si Claire sentit ce baiser au cœur, ce ne fut toutefois pas seulement parce qu'elle éprouva pour Saint-Preux ce genre de sentiment, mais bel et bien parce que ce ne fut pas un baiser d'amitié<sup>129</sup>. Ainsi, les sentiments furent en effet réciproques : d'eux, Saint-Preux dira qu'ils sont « deux amis qui s'aiment tendrement et qui se le disent »<sup>130</sup>. La relation de Saint-Preux et Claire est donc bien un autre type d'amour dans la philosophie de Rousseau, puisqu'il y a effectivement sentiment : non seulement leur relation ne peut être qu'amicale parce qu'ils sont attirés l'un par l'autre, mais encore parce que cette attirance est d'ordre sentimentale. Mais comment ainsi expliquer que Saint-Preux et Claire ne se marient-ils pas, alors pourtant encouragé par Julie ?<sup>131</sup>

### c – Et leur trop grande faiblesse à la fois : Claire n'est pas Julie

Si Claire eut de l'amour pour Saint-Preux et Saint-Preux de l'amour pour Claire, l'amour qu'ils se portèrent en fut-il en tant que tel ? Car si Saint-Preux est troublé en sa présence, ce trouble ne dure pourtant pas, et si loin de lui Claire se voit amoureuse, ce n'est que folle qu'elle est à ses côtés. Ainsi, Claire et Saint-Preux sont attirés l'un par l'autre, s'aiment d'un amour plus qu'amical, mais cet amour n'apparaît pas en être, puisque l'amour présuppose justement la préférence et que Julie existe. En effet, si Saint-Preux ne peut épouser Claire, c'est parce qu'il n'aimera jamais que Julie, qui est la raison même pour laquelle Saint-Preux n'est pas et ne peut pas être amoureux de Claire. Ainsi, si la relation entre Saint-Preux et Claire apparaît bien être un autre type d'amour dans la philosophie de Rousseau, Saint-Preux et Claire ayant de l'amour l'un pour l'autre, il s'agit d'une amitié amoureuse : car c'est ce que sont au fond Saint-Preux et Claire l'un pour l'autre, dont le lien et l'existence fut tout entier à – et pour – Julie.

Si l'amour chez Rousseau ne saurait s'unifier par son sentiment, il ne saurait non plus l'être par sa forme : car l'amour apparaît bel et bien être de plusieurs types. Ainsi il ne pourrait

---

<sup>129</sup> « Je ne connais pas bien les baisers de l'amour ; mais ce que je peux te dire, c'est que jamais l'amitié, pas même la nôtre n'en a donné ni reçu semblable à celui-là » ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Julie ou La nouvelle Héloïse*, Paris, 1967, GF Flammarion, sixième partie, Lettre II de Madame d'Orbe à Madame de Wolmar.

<sup>130</sup> ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Julie ou La nouvelle Héloïse*, Paris, 1967, GF Flammarion, sixième partie, Lettre VII réponse.

<sup>131</sup> ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Julie ou La nouvelle Héloïse*, Paris, 1967, GF Flammarion, cinquième partie, Lettre XII de Madame de Wolmar à Madame d'Orbe et sixième partie, Lettre VI de Madame de Wolmar et Lettre XII de Julie à Saint-Preux.

y avoir d'unification. Car bien qu'aussi différents soient l'amour pur, l'amour passionné, et la volupté sensuelle, ils se complètent, c'est toutefois du point de vue de la relation sentimentale. Or la relation de Saint-Preux et Claire, quoiqu'ils ressentent de l'amour l'un pour l'autre, est une relation d'amitié. Ainsi l'amour chez Rousseau ne saurait s'unifier par sa forme – à moins que l'amour ne s'unifie justement par le fait qu'il ne saurait y avoir qu'un seul type ? Pourtant, le véritable amour n'existe-t-il pas ?



## C – Face au véritable amour ou à l’amour absolu : l’amour de Saint-Preux pour Julie

S’il ne saurait y avoir chez Rousseau qu’une seule façon de s’aimer, il y a bien pourtant amour et véritable amour : l’amour sous toutes ces formes, et l’amour de Saint-Preux et Julie. Car si Julie et Saint-Preux ne furent pas les seuls à s’aimer, ils furent bien toutefois ceux qui s’aimèrent vraiment – car ils ne pouvaient et jamais ne purent faire autrement.

### 1.1 – La fatalité

Si Saint-Preux alla jusqu’à partir faire le tour du monde pour oublier Julie<sup>132</sup>, et que Julie elle-même se maria<sup>133</sup>, Julie et Saint-Preux s’aimèrent pourtant toute leur vie. Mais comment Saint-Preux aurait-il pu cesser d’aimer Julie, et Julie tomber amoureuse de Monsieur de Wolmar ? Ils furent non seulement destinés à s’aimer mais encore faits pour s’aimer.

#### a – Les amants destinés l’un à l’autre par le Ciel

Si Julie et Saint-Preux furent malheureux dans leur amour puisque ne pouvant être ensemble, cet amour fut pourtant une bénédiction : car c’est par le Ciel que Julie et Saint-Preux s’aimèrent. En effet, l’amour de Julie et Saint-Preux n’est pas un amour de profane, un amour banal de gens qui se rencontrent et qui se découvrant « tombent amoureux »<sup>134</sup> mais bien celui de deux âmes destinées l’une à l’autre. Ainsi si l’amour de Julie et Saint-Preux est un amour véritable, c’est parce que c’est un amour qui vient du Ciel : c’est par son « arrêté »<sup>135</sup> qu’est l’amour de Julie et Saint-Preux. Leur amour n’est donc pas de l’ordre de la terre, de l’ordre la nature humaine, nous misérables et faibles pour reprendre Pascal<sup>136</sup>, mais bien du divin : qu’ils s’aiment est une volonté même du Ciel. L’amour de Julie et Saint-Preux apparaît ainsi bel et bien véritable : ils ne peuvent se tromper. Et pour cause : le Ciel les a faits l’un pour l’autre.

---

<sup>132</sup> ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Julie ou La nouvelle Héloïse*, Paris, 1967, GF Flammarion, Lettre XXVI de l’amant de Julie à Madame d’Orbe.

<sup>133</sup> ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Julie ou La nouvelle Héloïse*, Paris, 1967, GF Flammarion, troisième partie, Lettre XVII de Madame d’Orbe à l’amant de Julie.

<sup>134</sup> Il s’agit de la conception courante et populaire de l’amour.

<sup>135</sup> « [...] éternel arrêté du ciel nous destina l’un pour l’autre [...] » ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Julie ou La nouvelle Héloïse*, Paris, 1967, GF Flammarion, première partie, Lettre XVI à Julie.

<sup>136</sup> PASCAL, Blaise, *Pensées*, 1962, Edition du Seuil, coll. Points Essais, VIII. Divertissement,

## b – L'âme-sœur

Si de Claire Saint-Preux ne fut pas amoureux et Julie de Monsieur de Wolmar, c'est bien parce que Julie et Saint-Preux furent destinés l'un à l'autre, et ce l'un pour l'autre : plus encore que sous la nécessité de s'aimer, Saint-Preux et Julie furent fait pour s'aimer – et ainsi ne purent-ils pas ne pas s'aimer. Car quoique Saint-Preux et Julie fussent différents, c'est pourtant bien un seul et même être, qu'ils furent<sup>137</sup>. Saint-Preux et Julie sont, pour reprendre l'expression courante, des « âmes-sœur » : ce sont deux facettes d'une même âme, deux âmes qui se complètent pour n'en former qu'une, ou du moins faites pour être ensemble, et ainsi conduites à se retrouver pour être ce qu'elles sont. Notre conception de l'âme-sœur et l'amour véritable chez Rousseau font ainsi appel au mythe de l'androgyné du *Banquet* de Platon<sup>138</sup> : auparavant fait de quatre bras, deux têtes et deux sexes – féminins, masculins ou androgyné –, les hommes voulant s'élever jusqu'au Ciel furent coupés en deux en guise de punition, amenant chacun de nous, pour être soi, à retrouver son autre. Ainsi l'amour de Julie et Saint-Preux fut véritable : Julie fut la partie de Saint-Preux qui lui manqua, et Saint-Preux la partie qui manqua à Julie. Ainsi quoique Julie et Saint-Preux se séparèrent, ils ne purent se désunir<sup>139</sup> : car comment mettre fin à l'union de deux âmes retrouvées ?

### 1.2 – La fusion

Saint-Preux et Julie étant une même âme retrouvée, alors leurs existences ne furent-elles pas subordonnées ? En effet, si Saint-Preux et Julie constituent deux personnes, ils furent toutefois l'un par l'autre. Ainsi leur existence fut commune<sup>140</sup> : Saint-Preux et Julie ne purent être qu'ensemble. En effet, non seulement l'un ne put-il s'épanouir si l'autre ne le fut pas, mais encore ne purent-ils sentir individuellement<sup>141</sup>. L'amour de Julie et Saint-Preux est tel qu'ils sont unis, au sens le plus absolu du terme. Tandis que Saint-Preux ne saurait être heureux si

---

<sup>137</sup> « Viens, ô mon âme ! dans les bras de ton ami réunir les deux moitiés de notre être [...] » ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Julie ou La nouvelle Héloïse*, Paris, 1967, GF Flammarion, première partie, Lettre XVI à Julie.

<sup>138</sup> Platon, *Banquet*, trad. Luc Brisson, Paris, 2018, GF Flammarion, 189d-193d.

<sup>139</sup> « Le sort pourra bien nous séparer, mais non pas nous désunir. » ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Julie ou La nouvelle Héloïse*, Paris, 1967, GF Flammarion, première partie, Lettre XI de Julie.

<sup>140</sup> « Je les sens joints par une existence commune qu'ils ne peuvent perdre qu'à la mort. » ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Julie ou La nouvelle Héloïse*, Paris, 1967, GF Flammarion, première partie, Lettre XVI réponse.

<sup>141</sup> [...] nos destinées sont à jamais unies, et que nous ne pouvons plus être heureux ou malheureux qu'ensemble. [...] Nous n'aurons plus que les mêmes plaisirs et les mêmes peines ; et comme ces aimants dont vous me parliez, qui ont, dit-on, les mêmes mouvements en différents lieux, nous sentirions les mêmes choses aux deux extrémités du monde. » ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Julie ou La nouvelle Héloïse*, Paris, 1967, GF Flammarion, première partie, Lettre XI de Julie.

Julie est malheureuse, Julie ne saurait être joyeuse sans que Saint-Preux, même à mille lieux d'elle, ne ressente sa joie. Ainsi l'amour de Saint-Preux et Julie est-il un amour fusionnel : Julie et Saint-Preux ne peuvent et ne sauraient être l'un sans l'autre, puisque leurs âmes finalement une. Ainsi l'amour de Saint-Preux et Julie est bel et bien le véritable amour car il ne saurait ne pas être, Saint-Preux et Julie ne pouvant pas ne pas être ensemble.

### 1.3 – L'absence de condition

Si jamais Julie et Saint-Preux ne cessèrent de s'aimer, leur amour ne fut toutefois pas aidé. Et pourtant, Julie et Saint-Preux toujours s'aimèrent, des débuts difficiles et secrets, à la fin tragique et malheureuse.

#### a – La classe sociale

Si l'amour de Julie et Saint-Preux dura toute leur vie, ils ne purent pourtant jamais être, du moins officiellement, ensemble. Car si Saint-Preux fut le maître de Julie<sup>142</sup> et un homme de bien, et quoique les parents de Julie n'étant plus aussi riches qu'autrefois<sup>143</sup>, leur union ne put être au regard de la société – et notamment et surtout du père de Julie. Car si Saint-Preux fut un homme honnête, ce fut toutefois un « quidam »<sup>144</sup> et il ne fut pas riche, là où Julie, fille du Baron d'Etange, dut être promise à un homme de sa classe. Ainsi l'amour de Julie et Saint-Preux, ne peut être. Et pourtant, Juliet et Saint-Preux s'aimèrent : en cachette, en secret, en clandestins, mais ils s'aimèrent. L'amour de Saint-Preux et Julie apparaît être en effet ainsi le véritable amour : il ne saurait n'être à cause des obstacles. Seulement, furent-ils capables de résister pour autant aux effets irréversibles du temps ?

#### b - La beauté

Si Saint-Preux et Julie durent s'aimer loin de tous, fut-ce toutefois malgré cette clandestinité qu'ils s'aimèrent ? Car s'ils souffrirent de ne pouvoir être ensemble à la lumière du jour, ne s'aimant qu'en asile, est-ce vrai obstacle à l'amour que la dissimulation ? N'est-ce

---

<sup>142</sup> ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Julie ou La nouvelle Héloïse*, Paris, 1967, GF Flammarion, première partie.

<sup>143</sup> *Ibid.*

<sup>144</sup> ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Julie ou La nouvelle Héloïse*, Paris, 1967, GF Flammarion, première partie, Lettre LXI de Julie.

pas en effet plutôt le désenchantement, sa ruine ? L'image de l'autre ternie, les fantaisies devenues lassantes, la beauté disparue ? Seulement Julie et Saint-Preux s'aiment du véritable amour : ils s'aiment l'un l'autre pour ce qu'ils sont. Ainsi la beauté peut flétrir : l'image ne pourrait être ternie et les fantaisies devenues lassantes, tant que Julie demeure Julie<sup>145</sup>. Saint-Preux n'aime pas Julie pour ses charmes, mais pour qui elle est. Si son amour ne saurait être dépourvu d'attrait pour son physique, ce n'est pas là qu'est le fondement de son sentiment<sup>146</sup>. Ainsi l'amour de Julie et Saint-Preux est bel et bien le véritable amour : c'est un amour qui des effets même de Saturne ne saurait souffrir – et mourir un jour.

## c – La mort

Bien que Julie fut mariée et Saint-Preux à l'autre bout du monde, Saint-Preux et Julie ne cessèrent de s'aimer. Et pour cause : l'amour de Saint-Preux et Julie ne put pas cesser. Car si ni les obstacles matériels ni les effets du temps ne purent nuire à leur amour, ni même la mort ne fut une condition de sa fin. En effet, la mort même de Julie ne fut la fin de l'amour de Saint-Preux pour elle, comme on le devine dans la lettre de Claire : si Saint-Preux est vivant, quelle vie pour lui ? Car s'il vit en effet encore, n'est-il pas comme dans un tombeau ? Car la mort de Julie lui coupe en effet toute parole : lui personnage principal de l'histoire, il n'a, après avoir lu sa lettre, plus rien à dire : c'est sur la lettre de Claire<sup>147</sup> que finit *Julie ou La nouvelle Héloïse*. Ainsi Saint-Preux et Julie furent fidèles, au sens significatif du terme défini par Badiou dans son *Eloge de l'amour* : ils ont fait advenir l'éternité dans le temps<sup>148</sup>. Ainsi l'amour de Julie et de Saint-Preux est amour sans condition : c'est un amour absolu, qui bien au contraire de souffrir face à l'adversité n'en devint que plus fort – si ce fut possible.

L'amour chez Rousseau ne saurait donc s'unifier à l'orbe même de la pluralité des types d'amour, puisque face à eux l'amour de Saint-Preux et Julie, celui qui fut de tous le véritable. Cependant, quoique fut le sentiment amoureux contradictoire, bien qu'existant différents types

---

<sup>145</sup> « [...] c'était moi qu'il aimait et non pas mon visage [...] tant que Julie eût été la même, la beauté pouvait fuir l'amour fût toujours demeuré. » ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Julie ou La nouvelle Héloïse*, Paris, 1967, GF Flammarion, troisième partie, Lettre XIII de Julie à Madame d'Orbe.

<sup>146</sup> « [...] ce sont, en un mot, les charmes des sentiments, bien plus que ceux de la personne, que j'adore en vous. Je consens qu'on vous puisse imaginer plus belle encore ; mais plus aimable et plus digne du cœur d'un honnête homme, non, Julie, il n'est pas possible. » ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Julie ou La nouvelle Héloïse*, Paris, 1967, GF Flammarion, première partie, Lettre I à Julie.

<sup>147</sup> ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Julie ou La nouvelle Héloïse*, Paris, 1967, GF Flammarion, sixième partie, Lettre XIII de Madame d'Orbe à Saint-Preux.

<sup>148</sup> BADIOU avec TRUONG, Alain et Nicolas, *Eloge de l'amour*, 2009, Flammarion, pp.52, 53 et 54.

d'amour, et que face à eux le véritable, l'amour ne fut-il pas toutefois toujours une victoire ? En effet, l'amour quoique éprouvant ne fut-il pas toujours source de joie ? Rousseau ne devint-il pas lui-même auprès de Madame de Warens ? S'affirma avec Madame de Larnage ? Saint-Preux d'être vivant par Julie ? Et finalement fait homme Emile ?

### III - L'amour, *comme un seul* :

## L'amour unifié sous le prisme de la réalisation de la vie humaine

Si Saint-Preux exista avant Julie, ne fut-ce toutefois pas à partir de Julie qu'il fut ? Car si l'amour qu'il eut pour Julie le tua souvent il est vrai, cet amour même ne fut-il pas pourtant ce qui le rendit vivant ? N'est-ce pas en effet à partir de l'amour, que la vie humaine s'éveille ? Car qu'est-ce que fut la vie de Saint-Preux avant Julie ? Quelque chose sûrement, mais à quoi bon savoir ? C'est Julie, qui fit qu'elle eut de l'importance : lorsque Julie disparut, qu'y avait-il encore à dire ? Car c'est bien à la mort de Julie, que le roman s'arrête. Quelle vie en effet à présent ? Car si elle fut certes difficile par cet amour si fort qui ne pouvait se vivre, c'est bien lui qui fit qu'il y eut à dire.

Si l'amour eut raison de la dernière lettre de Saint-Preux à la mort de Julie, n'était-ce pas parce que c'est l'amour même qui fut le fondement de la première ? Car si Saint-Preux écrivit à Julie la première fois, c'était pour lui dire qu'il l'aimait... Comme toutes les fois qui suivirent. Toutes les lettres, finalement, ne parlèrent-elles pas que d'amour, que de l'amour ? Or qu'est-ce que nous a dit l'amour, dans *Julie ou La Nouvelle Héloïse* ? N'est-ce pas que si même très malheureux par sa faute, il est ce qui ne nous rendra jamais plus heureux pour toute une vie ? N'est-ce pas qu'aussi faible soit l'homme, il est pourtant capable de grandeur ? Et n'est-ce pas que quoi soit terrible la vie, elle est à vivre ? Ainsi, la contradiction inhérente au sentiment amoureux ne se résoudrait-elle pas ?

Si l'amour que Saint-Preux eut pour Julie fit le malheur et le bonheur de sa vie comme il lui fit être vertueux et pourtant loin de la morale parfois, il est, par contre, ce qui de tout temps fit que Saint-Preux vécut et fut un homme : celui qu'il fut. Mais ne fut-ce pas proprement parce que l'amour de Julie et Saint-Preux fut le véritable amour ? Pourtant, n'est-ce pas Madame de Warens qui fit les plus beaux jours de la vie de Rousseau ? Madame de Larnage qui le rendit fier d'être homme ? Claire qui donna à Saint-Preux la force d'avancer ? Et à Emile Sophie qu'il fallut pour être homme accompli ? Ainsi l'amour est-il toujours un épanouissement, véritable, pur, volupté sensuelle, amitié amoureuse ou passionnel. L'amour contradictoire et pluriel donc comme un seul, au regard de la réalisation de la vie humaine. Et pour cause : c'est lui qui nous

fait être – dans tous les sens du terme.

## A – L’amour comme réalisation de l’homme en tant que tel...

Si *Julie ou La nouvelle Héloïse* commence par la lettre d’amour de Saint-Preux à Julie, est-ce à dire pour autant qu’il fut homme par elle et l’homme qu’il fut le jour où il l’aima ? L’homme ne serait-il pas en effet homme en naissant, et vivant dès lors comme tel ? Or pourquoi *l’Emile*, sinon ? Naître homme n’est en effet pas être homme : il faut encore le devenir. Ainsi Emile naquit homme et il s’agit pour lui de l’être : or n’est pas-ce justement le jour où il fut celui de Sophie, qu’Emile le devint ? Car si *Emile ou de l’Éducation* commence le jour de sa naissance, la fin de son éducation n’est-elle pas après son mariage, annonçant à son maître qu’il sera bientôt père ? Car si l’amour détourna quelques temps Emile de ses leçons<sup>149</sup>, il lui fut pourtant nécessaire. N’était-ce pas, même, la plus importante à connaître ?

### 1.1 – L’amour comme vertu éducative : nécessité de l’amour pour devenir homme

Si de 20 à 25 ans est l’âge du mariage et de la jeunesse<sup>150</sup>, est-ce toutefois un hasard ? Car si Emile fut tour à tour nourrisson, enfant, plein de force et raisonné et passionné<sup>151</sup> avant, ce n’est en effet qu’à partir de 20 ans qu’il put dit être sage. Car c’est justement à 20 ans que fut le temps de l’amour, c’est-à-dire celui de Sophie<sup>152</sup>. Et pour cause : il s’agit de faire Emile un homme, et non pas un gentilhomme comme il le fut question pour Locke<sup>153</sup>. Or un homme ne saurait être un homme, sans amour. Car c’est bien parce que c’est l’amour qui fait l’homme vertueux en son sens authentique : l’amour est ce qui fait du bien agir une volonté – il fait

---

<sup>149</sup> ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Emile ou De l’éducation*, 1969, Gallimard, coll. Pléiade, livre V.

<sup>150</sup> Titre du livre V de *Emile ou De l’éducation*.

<sup>151</sup> Tous les titres de *Emile ou De l’éducation* ont rapport avec les âges sur le chemin de devenir un homme et à ce qu’il est à cet âge. L’âge de la naissance à 2 ans est l’âge de la nature comme celui de 2 à 12 ans mais qui est à la différence l’âge du puer tandis que le premier l’âge du nourrisson, vient ensuite l’âge de force de 12 à 15 ans puis l’âge de raison et des passions de 15 à 20 ans et enfin l’âge de sagesse et du mariage de 20 à 25 ans.

<sup>152</sup> ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Emile ou De l’éducation*, 1969, Gallimard, coll. Pléiade, livre V.

<sup>153</sup> « Puisque notre jeune gentilhomme, dit Locke, est prêt à se marier, il est temps de le laisser auprès de sa maîtresse. Et là-dessus il finit son ouvrage. Pour moi, qui n’ai pas l’honneur d’élever un gentilhomme, je me garderai d’imiter Locke en cela. » ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Emile ou De l’éducation*, 1969, Gallimard, coll. Pléiade, livre V. Il s’agit concernant Locke du *Pensées sur l’éducation*.



apparaître l'effort. Car si l'amour par les mots qui consolent et les maux qu'ils soulagent<sup>154</sup> apparaît garant du bien de notre agir dans une certaine mesure puisqu'il prévient ainsi le vice en éloignant le malheur qui fait être méchant<sup>155</sup>, c'est encore l'amour qui fait connaître la vertu parce que la passion qu'il suscite fait justement faire effort pour ne pas s'y soumettre<sup>156</sup>. Ainsi l'amour permet la véritable liberté, puisque mettant face à l'homme le choix de la raison ou de ses désirs, il rend possible le commandement de soi-même, ayant à commander à présent<sup>157</sup>. L'homme peut ainsi être conscient et raisonnable avec raison, puisque faire son devoir prend sens. Pour être ce qu'il est dans son excellence, l'homme doit donc aimer. Mais faut-il toutefois qu'il aime, pour être celui qu'il est en son âme ?

## 1.2 – L'amour comme découverte de sa sensibilité et ainsi de soi

Si Emile eut fini son éducation une fois marié avec Sophie et bientôt père, puisque devenu homme enfin, Rousseau ne devint-il pas, lui, celui qu'il fut – et qu'il était – par Madame de Warens ? Car c'est auprès de Madame de Warens que Rousseau découvrit l'étendue de sa sensibilité et put ainsi être qu'il fut – dans tous les sens du terme. Car si la « sensibilité du cœur » est ce par quoi l'individu prend conscience de sa nature propre, Rousseau étant doté d'une grande sensibilité il devint alors celui qu'il fut en son propre par Madame de Warens. Car cette « sensibilité de cœur »<sup>158</sup> a justement besoin pour s'actualiser de situations qui le permettent. Or il ne put y avoir d'occasions plus propices à son développement que la vie avec Madame de Warens, son amour pour elle et l'amour qu'elle lui porta, vie de douceur et d'affection. L'amour apparaît ainsi permettre d'être et de devenir soi, en faisant par les

---

<sup>154</sup> « Homme, aime ta compagne. Dieu te la donne pour te consoler dans tes peines, pour te soulager dans tes maux : voilà la femme. » ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Emile ou De l'éducation*, 1969, Gallimard, coll. Pléiade, livre V.

<sup>155</sup> « [...] car la peine et le vice son inséparables, et jamais l'homme ne devient méchant que lorsqu'il est malheureux. » ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Emile ou De l'éducation*, 1969, Gallimard, coll. Pléiade, livre V.

<sup>156</sup> « « Le mot de vertu vient de force ; la force est la base de toute vertu. La vertu n'appartient qu'à un être faible par sa nature, et fort par sa volonté ; c'est en cela seul que consiste le mérite de l'homme juste ; et quoique nous appelions Dieu bon, nous ne l'appelons pas vertueux, parce qu'il n'a pas besoin d'efforts pour bien faire. [...] Tant que la vertu ne coûte rien à pratiquer, on a peu besoin de la connaître. Ce besoin vient quand les passions s'éveillent [...] » ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Emile ou De l'éducation*, 1969, Gallimard, coll. Pléiade, livre V.

<sup>157</sup> « Qu'est-ce donc que l'homme vertueux ? C'est celui qui sait vaincre ses affections ; car alors il suit sa raison, sa conscience ; il fait son devoir ; il se tient dans l'ordre, et rien ne l'en peut écarter. Jusqu'ici tu n'étais libre qu'en apparence ; tu n'avais que la liberté précaire d'un esclave à qui l'on n'a rien commandé. Maintenant sois libre en effet ; apprends à devenir ton propre maître ; commande à ton cœur, ô Émile, et tu seras vertueux. [...] » ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Emile ou De l'éducation*, 1969, Gallimard, coll. Pléiade, livre V.

<sup>158</sup> ROUSSEAU, *Les Confessions*, 1959, Gallimard, coll. Pléiade, I, III.

sentiments qu'il suscite se développer la sensibilité que l'individu porte en lui et qui lui permet alors de « jouir vraiment »<sup>159</sup> de lui. Ainsi l'amour fait être homme et l'homme qu'on est – et avec fierté.

### 1.3 – L'amour comme affirmation d'être

Si Rousseau fut un grand sensible et que l'amour le lui révéla, à lui qui fut aussi très timide, l'amour ne lui donna-t-il pas la force pour lutter ? Car si cette timidité fut telle qu'elle l'empêcha d'agir souvent, il ne manqua toutefois pas d'envie. Mais auprès de Madame de Larnage, Rousseau fut pourtant capable d'agir – dans tous les sens du terme. Car s'il assumait avec Madame de Larnage ses désirs et put les assouvir, Madame de Larnage ne fut-elle pas également celle qui fit qu'il répondit parfois, « même assez heureusement »<sup>160</sup>, lorsque le Marquis de Torignan plaisanta à son sujet ? Si Rousseau put répondre avec assurance parce que Madame de Larnage lui indiqua que le Marquis avait compris qu'ils avaient une liaison, n'est-ce pas surtout parce qu'auprès de Madame de Larnage, Rousseau arriva à le faire ? Car si Rousseau ne fut « plus le même homme » auprès d'elle, répondant et assumant ses désirs, n'est-ce pas plutôt qu'il s'affirma ? Car c'est bien ce qu'il dit à son propos : à ses côtés, il fut « fier d'être homme et heureux »<sup>161</sup>. Si la fierté de Rousseau put être parce qu'il n'aimait pas Madame de Larnage avec passion il fut capable d'avoir une sexualité épanouie n'étant pas dépassé par ses transports alors, n'est-ce pas aussi et surtout toutefois parce que l'amour qu'ils se portèrent l'un l'autre fut-tel que Rousseau prit confiance en lui ? L'amour, en effet, ne donne-t-il pas la force d'être ? N'est-ce pas lui qui dans *Julie et La nouvelle Héloïse* fit que Saint-Preux et Julie bravèrent l'interdit de leur classe ?<sup>162</sup> Julie de répondre à son père ?<sup>163</sup> Et Saint-Preux d'en braver les menaces ?<sup>164</sup> Mais encore qui fit qu'Emile s'emportât contre son maître, alors même docile à vingt ans, quand il lui demanda de quitter Sophie ?<sup>165</sup> Ainsi l'amour fait-il s'affirmer.

Si l'homme est homme en tant que tel lorsqu'il le devient proprement, qu'il est l'homme qu'il est et qu'il est fier de l'être – ou tout du moins qu'il ose être – alors l'amour apparaît bien

---

<sup>159</sup> ROUSSEAU, *Les Confessions*, 1959, Gallimard, coll. Pléiade, I, III.

<sup>160</sup> ROUSSEAU, *Les Confessions*, 1959, Gallimard, coll. Pléiade, I, VI.

<sup>161</sup> *Ibid.*

<sup>162</sup> ROUSSEAU, *Julie ou La nouvelle Héloïse*, 1967, GF Flammarion, première partie.

<sup>163</sup> ROUSSEAU, *Julie ou La nouvelle Héloïse*, 1967, GF Flammarion, première partie, Lettre LXIII de Julie à Claire.

<sup>164</sup> ROUSSEAU, *Julie ou La nouvelle Héloïse*, 1967, GF Flammarion, troisième partie, Lettre XI réponse.

<sup>165</sup> ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Emile ou De l'éducation*, 1969, Gallimard, coll. Pléiade, livre V.

s'unifier sous le prisme de la réalisation de la vie humaine chez Rousseau : car c'est bien l'homme qu'il réalise, que ce soit l'amour modèle, le pur, la volupté sensuelle ou le véritable. Seulement, y a-t-il vraiment réalisation de la vie humaine par l'amour, si ce n'est pas le jour où naît l'amour que naît la vie humaine ?

## B – Mais encore comme le faisant vivre...

Si Rousseau fut déçu, malheureux et insatisfait en amour, l'amour ne fut-il pas, dans son bonheur comme dans son malheur, ce qui fit de tout temps et toujours se sentir Rousseau vivant ?<sup>166</sup> N'est-ce pas en effet dans ses émois, aussi fugaces furent-il, qu'il sentit son cœur battre ? N'est-ce pas Madame d'Houdetot qui lui fit connaître ce pourquoi il fut né, l'amour, le vrai, bien qu'il ne fût pas partagé ?<sup>167</sup> Et n'est-ce pas en Madame de Warens, aussi triste fut la fin de leur liaison, que se trouva la raison d'être de sa venue au monde ?<sup>168</sup> Ainsi, n'est-ce pas proprement l'amour qui réalise la vie humaine ?

### 1.1 – L'amour comme une deuxième naissance

Si c'est par l'amour que Rousseau se sentit vivre et que s'intensifia son sentiment d'existence, n'est-ce pas alors que l'existence et la vie humaine doivent se distinguer ? Car si l'homme existe dès qu'il naît, est-ce à dire pour autant qu'il vit dès lors ? Rousseau distingue en effet en ce qui concerne l'homme dans son *Emile ou De l'éducation* comme deux naissances :

« Nous naissons, pour ainsi dire, en deux fois : l'une pour exister, et l'autre pour vivre [...] »<sup>169</sup>

L'homme naîtrait donc en tant qu'être vivant, accédant à la vie, et il naîtrait une deuxième fois, naissance à partir de laquelle il vivrait, au sens plein et véritable du terme. Seulement, si exister est accéder à la vie, qu'est-ce que vivre ? Vivre, ce serait agir<sup>170</sup>. Or agit celui qui entre en action. Nous naîtrions donc pour vivre lorsque nous nous emparerions de notre existence, lorsque nous nous approprierions cette vie pour qu'elle devienne nôtre. Ainsi c'est par l'amour que nous saisirions cette existence et vivrions enfin, car c'est bien « l'amour qui rend à la vie »<sup>171</sup>, comme le remarque Julie dans *Julie ou La nouvelle Héloïse*. L'amour apparaît donc bien réalisation de la vie humaine chez Rousseau : il est ce à partir de quoi nous nous sentons

---

<sup>166</sup> ROUSSEAU, *Les Confessions*, 1959, Gallimard, coll. Pléiade.

<sup>167</sup> ROUSSEAU, *Les Confessions*, 1959, Gallimard, coll. Pléiade, II, IX.

<sup>168</sup> « [...] je l'aimais parce que j'étais né pour l'aimer. » ROUSSEAU, *Les Confessions*, 1959, Gallimard, coll. Pléiade, I, VI.

<sup>169</sup> ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Emile ou De l'éducation*, 1969, Gallimard, coll. Pléiade, livre IV.

<sup>170</sup> « Vivre ce n'est pas respirer, c'est agir [...] » ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Emile ou De l'éducation*, 1969, Gallimard, coll. Pléiade, livre I.

<sup>171</sup> ROUSSEAU, *Julie ou La nouvelle Héloïse*, 1967, GF Flammarion, première partie, Lettre XV de Julie.

vivre, à partir de quoi naissons à la vie. Et même, la nôtre.

## 1.2 – L’amour comme condition d’être

Si l’amour est ce par quoi nous naîtrions à la vie, l’amour n’est-il pas alors la condition d’être de l’homme ? Car si l’homme a deux naissances, le propre de l’homme n’est-il pas non pas d’exister mais d’avoir une existence, entendu ici comme le fait de vivre ? Car seul l’être qui peut sortir de lui-même a en effet une existence – existence venant du latin *existere* c’est-à-dire sortir de. Ainsi l’existence est-il le propre de l’homme comme le remarque Heidegger dans son *Être et Temps*<sup>172</sup>. En effet, l’homme étant doué de conscience, il est capable de sortir de lui-même et ainsi de prendre connaissance du fait qu’il est en vie et donc donner un sens à cette vie, ce qu’est proprement vivre. Ainsi l’amour est non seulement ce à partir de quoi l’homme naît à la vie, mais finalement ce à partir de quoi il est.

L’amour réalise donc la vie humaine, puisqu’il est ce qui fait l’homme vivre et que le propre de l’homme est justement de vivre et non pas d’exister au sens d’accéder à la vie biologique. L’amour est en effet ce qui nous fait quitter cet état propre à tous les organismes. L’amour est ce qui nous permet de vivre en tant qu’homme. Mais la fin de tout être sensible étant le bonheur<sup>173</sup>, et l’homme l’étant, l’amour pour s’unifier sous le prisme de la réalisation de la vie humaine ne doit-il pas encore être ce qui rend l’homme heureux ?

---

<sup>172</sup> HEIDEGGER, *Être et Temps*, traduction Emmanuel Martineau, Edition numérique hors commerce, première section, chapitre premier.

<sup>173</sup> ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Emile ou De l’éducation*, 1969, Gallimard, coll. Pléiade, livre V.

## C – Et être heureux

Si les malheurs de Rousseau furent nombreux : l'exil, le véritable amour jamais partagé et vécu pour de vrai ainsi que sa fin de vie douloureuse – pour ne citer qu'eux – le réel malheur de sa vie ne fut-il pas toutefois d'avoir dû quitter Madame de Warens ? Car c'est bien auprès d'elle que Rousseau connut le bonheur.

### 1.1 – L'amour comme lieu du bonheur

Si la vie de Rousseau fut éprouvante, il fut bien pourtant un moment où il fut heureux : aux Charmettes<sup>174</sup>. En effet, les Charmettes marquent les beaux jours de la vie de Rousseau. Et pour cause : si Rousseau vivait déjà avec Madame de Warens, la période des Charmettes marquent l'apogée de leur relation : jamais ne furent-ils plus fusionnels, plus l'un à l'autre, plus proches l'un de l'autre – dans tous les sens du terme. Car aux Charmettes, loin du monde, n'est-ce pas en retraite qu'ils vécurent ? Ainsi, les Charmettes furent le lieu du bonheur, parce que les Charmettes furent le lieu de Rousseau et de Madame de Warens, leur lieu de vie à tous les deux. L'amour chez Rousseau apparaît ainsi en effet comme lieu du bonheur et réalisant la vie humaine en étant ce par quoi l'homme atteint le bonheur car jamais Rousseau ne fut plus heureux qu'avec Madame de Warens. C'est la fin de leur histoire qui marqua sa vie du désespoir. Soudainement, Rousseau ne pouvait plus à espérer au bonheur, « l'être sensible fut mort à demi »<sup>175</sup>. Et comment aurait-il pu en être autrement ? Car si l'amour fait être heureux, l'amour est aussi ce qui fait le prix de la vie.

### 1.2 – L'amour, prix de la vie

Quoique Rousseau fut malheureux plus qu'il ne fut heureux, le bonheur qu'il eut avec Madame de Warens ne fit-il pas que la vie valut quand même d'être vécu ? Comme Saint-Preux qui souffrit avec Julie, les quelques instants de bonheur volés au début de leur liaison ne valurent-elles pas les souffrances qu'elles causèrent ? Car si l'on naît et vit comme homme par l'amour et que l'amour fait le bonheur, c'est bien que l'amour est le prix de la vie. En effet,

---

<sup>174</sup> ROUSSEAU, *Les Confessions*, 1959, Gallimard, coll. Pléiade, I, VI.

<sup>175</sup> « Dès lors, l'être sensible fut mort à demi. Je ne vis plus devant moi que les tristes restes d'une vie insipide [...] » ROUSSEAU, *Les Confessions*, 1959, Gallimard, coll. Pléiade, I, VI.

combien d'années Rousseau vécut-il, lui qui exista longtemps « sur la terre »<sup>176</sup> ? Comme le « préfet du prétoire sous Vespasien » : sept ans, pour soixante et dix-ans. Les sept ans qu'il fut auprès de Madame de Warens. Et ces années firent le prix de sa vie : oui, Rousseau a vécu...Parce qu'il a aimé. Et même si ce ne fut du véritable amour qu'il aima Madame de Warens. Ainsi, quoiqu'il fût vrai que jamais il ne put être heureux comme avec Madame de Warens, Madame de Warens demeurant pour toujours la seule qui fut au monde<sup>177</sup>, dans ses malheurs ses autres amours furent au moins des havres de paix dans la vie difficile qu'il eut – et la difficulté de la vie. Ainsi l'amour s'unifie-t-il bien sous le prisme de la réalisation de la vie humaine chez Rousseau : l'amour fait l'homme, sa vie et son bonheur.

---

<sup>176</sup> ROUSSEAU, Jean-Jacques, *Les Rêveries du promeneur solitaire*, dixième promenade, 1959, Gallimard, coll. Pléiade.

<sup>177</sup> ROUSSEAU, *Les Confessions*, 1959, Gallimard, coll. Pléiade, I, III.

# Conclusion

A terme, si Rousseau fut insatisfait dans son besoin d'amour, frustré, triste et abandonné, n'est-ce pas pourtant toute une philosophie de l'amour qu'il a érigé ? En effet, quoique reconnaissant un amour véritable en conformité avec le modèle sociétal – les âmes-sœurs, pour ne citer que ce point-là – la philosophie de l'amour rousseauiste ne saurait se réduire ni à Saint-Preux et Julie, ni à Rousseau et Madame de Warens. La philosophie de Rousseau apparaît en effet être une exploration de l'amour, une tentative de définition toujours à nuancer : c'est que Rousseau fut bien fait pour aimer. L'amour est un sentiment complexe, comme inclassable. L'amour en effet chez Rousseau ne saurait suivre une seule ligne : l'amour n'est pas ni que social ou naturel, ni qu'élevant ou abaissant, ni que joyeux ou éprouvant. L'amour chez Rousseau échappe ainsi à sa définition traditionnelle, et pour cause : l'amour ne saurait n'être que d'un seul type.

Si Rousseau sentit qu'il n'aima pas comme il voulait, comme il pouvait et comme il était fait, Rousseau aimait pourtant, quoique jamais de la même façon. Or n'aime-t-on toujours différemment ? En effet, la philosophie de l'amour rousseauiste ne reconnaît-elle pas non seulement une pluralité dans l'amour, mais encore la pluralité de l'amour ? L'amour en effet chez Rousseau ne saurait n'être que d'un seul type, quand bien même il reconnaît un – c'est-à-dire le – véritable amour : car la reconnaissance même de ce véritable amour fait discontinuité au sein de la discontinuité de l'amour. L'amour n'a donc pu être unifié, ni à l'aube de son sentiment, ni à l'aube de son type. L'expérience de l'amour est une expérience contradictoire et multiple : Rousseau fut tour à tour entre deux extrêmes, balancé entre deux amours...quoiqu'heureux de tanguer.

Si multiple et contradictoire que soit l'amour chez Rousseau, il apparaît, de *Julie ou La nouvelle Héloïse* aux *Confessions* être une réalisation : Rousseau fut-il en effet jamais plus heureux qu'amoureux, quoique fut-ce cet amour ? Le plus grand de ses malheurs, quoiqu'ayant été aimé sans retour, qu'il dut s'exiler et qu'il perdit ses amis, ne fut-il pas d'avoir le cœur vide ? Et Saint-Preux, regretta-t-il un seul instant son amour pour Julie, quoiqu'il lui coûtât ? L'unification de l'amour est ainsi apparue au regard de la réalisation de la vie humaine : de l'homme qu'il fait être, de la vie qu'il fait vivre et du bonheur qu'il fait connaître. Car c'est bien ce que fait l'amour, dans toute sa contradiction et dans tous ses types : l'amour chez Rousseau réalise la vie humaine. La philosophie de l'amour chez Rousseau apparaît ainsi proposer une nouvelle façon de définir l'amour, puisque l'amour contradictoire et de plusieurs



types fait défaut à l'unification. Ainsi la philosophie de l'amour de Rousseau fait écho à une question jamais résolue encore et pourtant toujours posée : qu'est-ce que l'amour ? A partir de quand aime-t-on ? Comment savoir si j'aime ? Or n'est-ce pas poser la question à l'envers ?

Si l'amour chez Rousseau apparaît contradictoire et pluriel, ce que montre Rousseau par la même c'est que le cadre avec lequel nous pensons l'amour n'est peut-être, sans être mauvais, pas si bon : il faut parfois sortir du cadre. Ainsi Rousseau permet de repenser l'amour à l'aube d'un nouveau cadre, en correspondance avec notre propre modernité. Car l'amour a été en effet mis à l'épreuve : le modèle n'est plus le modèle, et face à cette vision traditionaliste, que de types d'amours qui s'opposent, sans jamais se réconcilier ! Or l'amour ne répond pas à des critères : il fait. Il y a amour là où il y a réalisation. Ainsi l'amour ne saurait être dans un cadre, figé dans un modèle et construit d'un seul et même bois car l'amour déploie : il pousse les barrières, fait voir le combat et fait tenir au front, alors que même que la force manque. Et pour cause : l'amour n'est-il pas une force ? Une force qui éveille à la vie ? Qui la fait ? Car c'est en effet au regard de la vie proprement humaine que l'amour est à penser maintenant : comme ce qui fait la vie humaine – dans tous les sens du terme.

# Bibliographie

## Bibliographie principale :

Rousseau, Jean-Jacques, *Les Confessions*, 1959, Gallimard, coll. Pléiade.

Rousseau, Jean-Jacques, *Julie ou la Nouvelle Héloïse*, 1967, GF Flammarion.

Rousseau, Jean-Jacques, *Emile ou De l'éducation*, 1969, Gallimard, coll. Pléiade.

Rousseau, Jean-Jacques, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, 2020, Libro.

Rousseau, Jean-Jacques, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, 1992, GF-Flammarion.

Rousseau, Jean-Jacques, *Les Rêveries du promeneur solitaire*, 1959, Gallimard, coll. Pléiade.

Rousseau, Jean-Jacques, *Emile et Sophie ou Les Solitaires*, 1969, Gallimard, coll. Pléiade.

## Bibliographie secondaire :

### Œuvres :

Aristote, *La politique*, Paris, 1874 édition électronique, troisième édition revue et corrigée, Librairie philosophique de Ladrance.

Badiou avec Truong, Alain et Nicolas, *Eloge de l'amour*, 2009, Flammarion.

Bataille, Georges, *L'Erotisme*, 2011, Editions de Minuit.

*Bible de Jérusalem*, 1999, Desclée de Brouwer.

Blondel, Éric, *L'amour*, 2018, GF Flammarion, coll. Corpus.

Bloom, Allan, *L'amour et l'amitié*, 2018, Les Belles Lettres.

Heidegger, *Être et Temps*, traduction Emmanuel Martineau, Edition numérique hors commerce.

Hobbes, *Léviathan*, 2000, Gallimard, coll. Folio Essais.

Lalande, André, *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, 2018, PUF.

Locke, *Quelques pensées sur l'éducation*, Edition électronique par Mme Gemma Paquet.

Nietzsche, Friedrich, *Le Gai Savoir*, 2011, Edition électronique, Les échos que Maquis.

Pascal, Blaise, *Pensées*, 1962, Edition du Seuil, coll. Points Essais.

Platon, *Le Banquet*, 2018, GF Flammarion.

Platon, *La République*, 1992, Tel Gallimard.

Rousseau, *Lettre à Christophe de Beaumont*, 1969, Gallimard, coll. Pléiade.

Schopenhauer, Arthur, *Le monde comme volonté et comme représentation*, 1966, PUF.

Stendhal, *De l'amour*, 2014, GF-Flammarion.

## **Articles :**

Michel Terestchenko, « La querelle sur le pur amour au XVIIIe siècle entre Fénelon et Bossuet » dans *Revue du MAUSS*, 2008/2 (n°32), pages 173 à 184

Site internet : <https://www.cairn.info/revue-du-mauss-2008-2-page-173.htm>

Jean-Pascal Gayant, « Le mariage en CDD », *Libération*, tribune

Site internet : [https://www.liberation.fr/societe/2014/10/20/le-mariage-en-cdd\\_1125830/](https://www.liberation.fr/societe/2014/10/20/le-mariage-en-cdd_1125830/)

Coulet Henri « Couples dans *La Nouvelle Héloïse* »

Site internet : [https://www.persee.fr/doc/litts\\_0563-9751\\_1989\\_num\\_21\\_1\\_1482](https://www.persee.fr/doc/litts_0563-9751_1989_num_21_1_1482)

### **Emission :**

Trousseau Raymond, Les confessions amoureuses de Jean-Jacques Rousseau, Les philosophes amoureux par Raphaël Enthoven, France culture, 01/01/2021, 57minutes 45

Site internet : <https://www.franceculture.fr/emissions/les-philosophes-amoureux/les-confessions-amoureuses-de-jean-jacques-rousseau-0>